VOLUME VII. WINNIPEG, MARDI, 2 SEPTEMBRE 1919 NUMERO 12

Adressez toute correspondance à
"LA LIBERTE"
ABONNEMENTS:
Canada et Etats-Unis - $2.00
Union Postale - - - $2.50

LA LIBERTÉ

Imprimé et publié par la
WEST CAN. PUB. CO. LTD.
619 Ave McDermot
Téléphones - - - y 4264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

LE DEVOIR DU MOMENT

Le nouveau président de l'Association d'Education des Canadiens-français du Manitoba sollicite l'honneur, dès son entrée en fonction, d'adresser la parole aux cercles paroissiaux. Sa pensée en écrivant la présente lettre est à la fois de saluer cordialement tous les membres de l'Association et de poser quelques jalons destinés à esquisser le travail des prochains douze mois. L'absence d'un congrès cet été nous oblige à nous servir de la parole écrite si nous voulons tenir, avec les divers groupements de notre société, un contact que tous aperçoivent comme nécessaire.

L'Association d'Education doit aux intérêts sacrés commis à sa protection de se maintenir sans fléchissement et de conserver intact l'esprit de patriotisme résolu, de vigilance inlassable et de sage conseil qui a présidé à sa fondation. On peut le dire puisque c'est la vérité: comme premiers présidents de notre société, l'honorable juge Prendergast et l'honorable juge Prud'homme ont su, de concert avec Monseigneur l'Archevêque de Saint-Boniface, donner à notre attitude le caractère qu'il fallait; ils ont trouvé la règle de conduite que réclamaient les circonstances.

Ce rôle de l'Association fut un rôle nécessairement discret mais efficace. Qu'on ne s'illusionne pas: si nous avons fait face à une situation grave c'est parce que, sans fanfares éclatantes, l'Association a donné à nos gens une formule d'action, a subventionné des paroisses en détresse, a trouvé des instituteurs et a ouvert une caisse de prêts aux candidats de l'Ecole Normale. Depuis trois ans notre comité central se réunit deux fois par mois; à chaque séance, il a une volumineuse correspondance à examiner. Le lendemain, le secrétaire adresse à tous les points de la province les directions, les conseils, les renseignements qu'on a sollicités. Qu'on nous en croie, sans ce comité central, des heurts se seraient produits qui auraient pu amener le désordre complet dans tout notre système scolaire. Ce labeur silencieux et permanent, l'Association d'Education doit le continuer si l'on veut que le français surnage au Manitoba. Nous venons donc demander aux cercles paroissiaux de s'organiser, à l'ouverture de l'année scolaire, avec une énergie nouvelle; *à ceux qui sommeillent, nous disons: Réveillez-vous; aux paroisses qui n'ont pas de cercle local, nous demandons d'en fonder.*

Le cercle paroissial est essentiel. *Voyez en effet le rôle d'un bon cercle paroissial.*

(a) *Surveiller la préparation de la liste électorale et choisir de bons commissaires d'école. N'oublions pas que de bons commissaires assurent l'excellence de l'école; n'oublions pas non plus qu'ils contribuent à éloigner de nous cette chose toujours peu flatteuse pour une localité: la nomination d'un commissaire officiel, chaque fois que le Département d'Education juge incompétentes les commissions issues du suffrage populaire.*

(b) *Dans les centres mixtes, surveiller les commissaires hostiles ou même simplement chicaniers.*

(c) *Communiquer à la localité le sens véritable de toute la situation: nécessité, de par toutes les lois de l'honneur, d'adhérer avec fermeté à l'enseignement de la langue maternelle; nécessité, aussi, d'enseigner l'anglais, et de le bien enseigner, pour le bien des enfants d'abord, et, ensuite, pour éviter même l'apparence de tout reproche fondé.*

(d) *Renseigner l'Exécutif de l'Association sur les difficultés locales.*

(e) *Organiser le prélèvement des fonds dont l'Exécutif a besoin. Si l'on montre la générosité du passé, tout ira bien.*

Cette question des fonds a parfois été dans le passé un objet de curiosité, d'enquête, peut-être un peu de critique. Le trésorier de l'Association s'est toujours fait et se fera toujours un plaisir de montrer comment l'Association emploie son argent. Tout est administré avec une sage économie: aucun gaspillage; aucune lésinerie non plus quand il faut y aller résolument. C'est bien comme cela, n'est-ce pas, qu'il faut entendre le maniement des sommes que de bons patriotes versent à la défense nationale?

Mais, par-dessus tout, ce dont nous avons le plus besoin dans le moment, c'est l'adhésion de la volonté chez tous, c'est le consentement à l'effort personnel; ce qui est essentiel c'est de placer de mieux en mieux la cause de nos écoles au-dessus de toutes nos vieilles divergences passées, c'est d'épurer l'âme nationale, c'est d'avoir toujours en nous cette vivifiante préoccupation: parler notre langue et la faire parler à la jeune génération.

Sans doute cet effort continuel peut être déprimant par certains côtés. La situation a ses aspects sombres; mais, vive Dieu, qu'elle en a aussi de rassurants! Nous sommes plus unis que jamais; nos paroisses sont florissantes, magnifiquement établies; nos maisons d'enseignement sont puissamment organisées. Si les soixante mille Canadiens-français laissés sur les bords du Saint-Laurent lors de la cession du Canada à l'Angleterre en 1760 avaient eu de pareils moyens de survivance, ils se seraient crus de grands seigneurs.

Oui, le groupe français du Manitoba vivra s'il le veut; nous ajoutons, qu'il doit vouloir. Il doit vouloir par respect pour sa propre histoire, par respect pour son droit, par respect même pour la vie; quand on a le privilège d'être en vie on ne saurait être indifférent à la vie; il faut l'aimer; et ceci est vrai des races comme des individus.

Le groupe français de notre province doit aussi continuer de vivre parce qu'il a sa part à assumer dans le développement de la race française au Canada; et la race française, à son tour, devra mettre bien distinctement son empreinte sur la physionomie du conglomérat canadien tout entier. Ce sera heureux; car les Canadiens-français ont toujours été justes envers les autres races; toujours ils ont donné pleine mesure, et au-delà; toujours ils ont préconisé la paix et l'harmonie au sein de la famille canadienne; enracinés dans le sol depuis des siècles, ils sont essentiellement dévoués à ce pays — leur pays — et ils le veulent honorable, paisible, prospère. Disons-le sans détour, le Dominion se trouvera bien de posséder les Canadiens-français pour faire contrepoids à tant d'autres éléments dont la discipline politique et la droiture morale ne sont pas aussi sures.

La minorité française de cette province fait donc ici fonction nécessaire; elle travaille pour elle-même sans doute, mais elle travaille aussi pour le reste de la patrie canadienne.

Nos familles françaises perpétuent la féconde pensée des grands pionniers; elles suivent une tradition; elles ajoutent un chaînon à la glorieuse et longue chaine des apostolats français en Amérique du Nord. Comprenons-nous assez le privilège de participer à de telles oeuvres?"

NOEL BERNIER,
Prés. de l'Assoc. d'Ed. des C.-F. du Manitoba.

Les élections

Aurons-nous bientôt des élections? C'est le secret du gouvernement, mais tout semble l'indiquer; car les partis politiques commencent à mobiliser leurs forces.

Le sort des partis politiques nous importe peu; nous ne tenons particulièrement ni à l'un ni à l'autre. Les deux nous ont accoutumés à les regarder d'un oeil indifférent, surtout depuis leur fameuse fusion dans ce qu'on appelle le Gouvernement d'Union, produit d'un brigandage politique qui ferait rougir les Esquimaux, s'ils s'occupaient de politique.

Pourtant, nous sommes citoyens du pays où s'agitent ces deux partis, et il nous faut donner un vote pour l'un ou l'autre.

Les événements publics des dernières années devraient être plus que suffisants à faire disparaître la partisannerie politique étroite et mesquine du coeur des nôtres. Cherchons nos raisons d'agir plus haut que le rouge ou le bleu. Ces vieilles choses ne signifient plus rien.

Nous avons des intérêts religieux dans les écoles, des intérêts nationaux dans le parlement; sachons aller chercher notre détermination d'agir dans ces deux raisons qui dépassent de cent coudées les partis politiques et le succès de tel ou tel pitre, qui joue à la politique, pour pouvoir faire entrer plus d'écus dans son gousset.

Nous n'avons qu'un jour tous les quatre ou cinq ans où nous pouvons demander raison aux gouvernements de leurs actes politiques: c'est le jour du scrutin. Par un vote pour ou contre tel parti nous lui ferons sentir que nous l'approuvons ou que ses actes nous ont blessés. Cela seul compte avec les partis politiques; ils se moquent du reste.

Sommes-nous satisfaits de la façon dont le gouvernement actuel a traité nos libertés scolaires et les droits à notre langue, alors votons pour lui, quelle que soit sa couleur. Avons-nous raison, au contraire, de nous sentir froissés, alors, comme des hommes fiers, votons contre, prenant garde de nous laisser tourner la tête au dernier moment.

Après mûr examen, maintenant que tout est, encore calme, décidons dans quel sens nous voterons, et une fois cette décision prise, envoyons paître tous les bretteurs politiques qui courent les campagnes, au temps des élections, pour acheter à tant la livre les dindons et les veaux.

Nous avons des intérêts trop sacrés au jeu pour être partie à ces marchés ignobles! Allons droit au but et allons-y tous ensemble; c'est là seule manière d'imposer le respect.

Les grèves

A propos de deux grèves récentes qui viennent d'avoir lieu à Lauzon et à Saint-Grégoire, près Québec, l'*Action Catholique* fait les remarques suivantes:

"Résultat: Quinze cents ouvriers et ouvrières auront perdu, chacun, par la faute des mauvais conseillers de l'Internationale, soixante à soixante-quinze piastres; de plus — et c'est ce qui nous chagrine davantage — leurs salaires ne seront pas augmentés.

"De bonnes leçons se dégagent des aventures de Lauzon et de Saint-Grégoire. Et il y en a pour tout le monde: pour les ouvriers, pour les patrons, pour les gouvernements, pour les hommes d'oeuvres et, même, pour les journalistes."

L'*Action Catholique* a ensuite publié une série de quatre articles intitulés: *"Un mot aux ouvriers."* — *"Les unions catholiques à Québec."* — *"Les unions ne sont pas toutes pareilles."* — *"Le syndicalisme catholique c'est le salut."*

Nos lecteurs trouveront le premier article reproduit dans le numéro d'aujourd'hui de la *Liberté*, page 5. Nous publierons les autres chaque semaine. Nous engageons nos lecteurs à lire ces articles avec soin. Ils y trouveront un exposé de principes assez peu connus, malheureusement. La question est fort actuelle et il importe d'avoir une saine direction sur ce sujet, car les ouvriers, de même que les patrons, bien qu'à des aspects différents, travaillent contre leurs véritables intérêts en suivant les erreurs du socialisme.

La doctrine socialiste appliquée par le gouvernement ou par les unions ouvrières ou par un autre quelconque fait toujours du mal à la classe des travailleurs.

Elles sont présentées cependant sous formes alléchantes de prime abord, mais c'est la fin qui est empoisonnée. Le socialisme, c'est l'alcoolisme des idées.

Danger et scandale

Il nous est pénible de revenir sur un sujet que nous traitions, avec regret, il y a quelques semaines, mais il le faut.

Quelques êtres, que nous n'osons qualifier, exercent parmi les nôtres le rôle d'empoisonneurs publics. On distille dans certains endroits une liqueur enivrante qui contient une somme effrayante de poison. Ceux qui absorbent cette drogue non seulement s'enivrent, mais deviennent comme fous furieux, et restent hébétés pendant plusieurs jours après avoir ingurgité l'horrible potion.

Ceux qui font et ceux qui débitent ce poison sont des criminels qui méritent la prison. Nous regrettons vraiment qu'on laisse ces empoisonneurs publics s'en tirer avec une amende, qu'ils s'efforcent de combler en faisant immédiatement d'autres victimes.

Si nous avions un peu de fierté nationale, de souci de nos intérêts temporels et éternels, pareil abus ne serait pas toléré deux semaines. Nous avons trop besoin de toutes nos énergies pour tenir notre place dans ce pays où l'on nous refuse notre part de soleil, pour nous laisser amoindrir par des empoisonneurs publics. Nous devrions avoir assez de dévouement à nos enfants pour leur fermer l'accès de ces tripots dégradants, meurtriers pour la santé, et mortels pour l'âme.

Il est plus facile de se croiser les bras et de se lamenter sur les désordres dont on se dit les témoins attristés que d'agir comme des hommes, mais le vrai remède est d'agir en hommes de coeur.

Allons, un peu de fierté bien entendue, et ne nous laissons pas rouler par ces débitants de poison, et par leur malheureuses victimes qui courent les chemins en automobile au risque d'y laisser leur vie et d'assommer les paisibles voyageurs qui croient se promener en paroisses respectables.

Qu'un bon nombre de pères de famille n'oublient pas qu'ils ont à choisir entre protéger par leur silence coupable, ceux qui font ce vil métier, et protéger leurs enfants dont l'inexpérience demande plus qu'un silence qui manque de courage, et qui ne doit point laisser la conscience en paix.

Le mal est grave en certains endroits, et on ne semble rien faire de sérieux pour l'enrayer. C'est manquer de fierté, de dévouement aux intérêts de sa race, et, qui plus est, manquer à un grave devoir de conscience.

Y songeons-nous suffisamment?

Les hommes de coeur s'efforcent de pratiquer la maxime de Garcia Moreno, l'illustre président de l'Equateur: *"Liberté pour tout et pour tous, excepté pour le mal et les malfaiteurs."*

Nous sommes en face d'un mal profond et de malfaiteurs authentiques. A nous de les supprimer. Nous le pouvons si vraiment nous le voulons.

Notes et Commentaires

En français seulement

Le Prince de Galles n'a répondu qu'en français à l'adresse lue en français et en anglais à Québec.

Il est un fichu chanceux si les Orangistes ne demandent pas sa tête.

M. Euler refuse

M. Euler, député libéral ontarien, refuse de céder son comté au nouveau chef du parti libéral qui s'y ferait facilement élire. M. King ne doit pas le regretter. Ce comté contient un fort contingent d'électeurs d'origine allemande. Adviendrait-il que M. King s'y fît élire que ses adversaires ne tarderaient pas à dénoncer en lui la créature de l'élément allemand au Canada.

Quel joli paravent cela fournirait à la racaille politique dont le patriotisme tapageur est le suprême refuge.

La véracité d'un savant

Haeckel, zoologiste allemand, vient de mourir. Ce sire eut son heure de célébrité. Héritier des idées évolutionnistes de Darwin, il dépassa son maître et donna au monde la théorie, un moment célèbre, du "monisme". Selon sa thèse nous serions tout simplement de la matière inorganique devenue homme après une série de vingt-deux étapes: larves, vers, gorilles, etc.

Haeckel eut son heure de célébrité, surtout dans les milieux violemment anti-catholiques. Mais cette vogue ne dura guère car un beau jour la renommée de probité scientifique de Haeckel s'effondra tel un château de cartes. Un célèbre savant religieux avait, en 1913, démontré que Haeckel avait eu l'audace de fabriquer de fausses photographies d'embryons pour démontrer que l'homme descendait du singe. Haeckel avoua cyniquement son faux, mais essaya de se justifier en alléguant que "bien d'autres en avaient fait autant avant lui".

Et dire que cette ombre de savant a été et est encore tenu pour un maître de la science dans notre monde scolaire.

Elections ontariennes

Le parti conservateur demandera bientôt à l'électorat ontarien un renouvellement de mandat. Reviendra-t-il au pouvoir aussi puissant qu'à l'heure actuelle, — il dispose d'une écrasante majorité, — ou même reviendra-t-il au pouvoir? Cette question laisse plutôt perplexe les observateurs de la politique ontarienne.

Le parti libéral provincial ontarien s'est réorganisé sous la direction de M. Dewart, rude jouteur politique et qui mène une campagne endiablée contre le gouvernement Hearst.

En marge des deux vieux partis politiques ontariens vient de surgir le groupe des fermiers unis. Que ce ne soit pas une force à dédaigner, rien ne le démontre mieux que ses récents succès électoraux. Il a fait élire ses candidats contre ceux du gouvernement. Ce parti croit pouvoir s'assurer 30 ou 40 sièges au prochain parlement ontarien.

Il ne faut pas oublier le parti ouvrier. Il aura ses candidats dans les centres industriels d'Ontario. On concède qu'il en fera élire quelques-uns.

Qu'opposera le gouvernement Hearst à ces divers facteurs? Son programme électoral se dessine déjà dans ses lignes maîtresses: Appels aux préjugés de race et de religion. Cela suffira-t-il pour enlever le morceau. D'aucuns disent non, convaincus que ce vieux truc est usé et ne saurait prendre dans les circonstances. Il s'en trouve, — des blasés, dira-t-on, — qui affirment que cela assurera le triomphe de M. Hearst. Le sol du préjugé de race et de religion en Ontario serait-il donc d'une inépuisable fertilité?

Le syndicalisme catholique

Dans son inoubliable discours au congrès eucharistique de Montréal, M. Henri Bourassa signalait à la province de Québec le grand danger que constituait pour elle l'entrée de ses ouvriers dans des unions internationales et neutres, quand ce n'était pas pis. On ne saurait dire que cet avertissement soit tombé en terre stérile. Le syndicat national et catholique existe: c'est un succès et un éclatant succès en face de la faillite retentissante dans Québec du syndicat international.

Oh! comme tous les bons mouvements le syndicat national eut des débuts assez pénibles. Il se heurtait, va de soi, au syndicat international dont il devenait un rival et dont il voulait conquérir le terrain d'action. Puis il était suspect dans les milieux catholiques. On se demandait si ce n'était pas une manoeuvre destinée à tuer les unions ouvrières. Puis on craignait que le syndicat catholique ne fut qu'une association de prières, incapables de faire triompher les justes revendications des ouvriers. Néanmoins on se mit énergiquement à la tâche. Le succès vint même plus tôt qu'on ne l'espérait. Le seul diocèse de Québec compte à lui seul 18,000 syndicalistes catholiques. Et l'*Action Catholique* pouvait, sans crainte d'être démentie, écrire ces jours derniers:

"Le syndicalisme catholique est celui qui, depuis cinq ans, a procuré le plus d'avantages aux ouvriers canadiens; les salaires des travailleurs québecois qui lui ont voté confiance ont été augmentés de trente pour cent, alors que, dans le reste du Canada, les ouvriers syndiqués internationaux obtenaient un relèvement qui n'atteignait pas vingt-cinq pour cent; et pendant que, pour aboutir à ce résultat inférieur, ces derniers recouraient à la grève et donc, perdaient par le chômage, de fortes sommes d'argent, les ouvriers catholiques réglaient toutes leurs difficultés sans avoir besoin de se servir, fut-ce une fois, de ce procédé ruineux."

L'esprit des autres

Histoire d'autrefois, qui est toujours d'actualité. Un enrichi de la guerre fait visiter à des amis le "château historique" qu'il vient d'acheter.

Après avoir fait parcourir à ses hôtes éblouis tous les appartements, il ouvre une porte dans un placard et dit mystérieusement:

— Ici, c'est un escalier dérobé...

— Ca ne m'étonne pas, murmure un curieux.

ASSOCIATION D'EDUCATION DES C.-F. DU MANITOBA

DES INSTITUTRICES! Tel est le cri d'un grand nombre de commissions scolaires. Notre personnel enseignant est restreint, mais pas insuffisant.

Nous invitons toutes les institutrices qualifiées qui n'ont pas encore trouvé de classes de s'adresser à nous au plus tôt. Nous pourrions en placer une trentaine en peu de temps.

Les permis sont presque impossibles à obtenir; en conséquence, nous conseillons aux institutrices dont les certificats sont expirés de faire tous les efforts pour suivre les cours pédagogiques de l'Ecole Normale. Elles en profiteront.

L'élection des commissaires d'écoles a eu lieu. Le secrétaire de chaque commission scolaire nous rendrait un service inappréciable en nous en faisant parvenir le résultat.

LE SECRETAIRE.

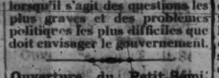
PROPAGANDE!

Nous avons toujours en main livres et brochures de propagande française, que l'on peut se procurer toujours à des conditions faciles, à notre Comité. Voici les titres et prix franco de quelques-uns:

"Pour la défense de nos Lois Françaises", Antonio Perreault .... $ .25
"La Naissance d'une Race", Abbé L. Groulx ... $ .75
"Les Rapaillages", Abbé Lionel Groulx: édition de luxe .... $ .60
Edition populaire .... $ .25
"Le Canada Apostolique", Henri Bourassa: édition de luxe .... $ .60
Edition populaire .... $ .25
"Choses qui s'en vont", Frère Gilles, O.F.M. ... $ .25
"Notre Jeunesse", Guy Vanier .... $ .10
"Syndicats Nationaux ou Internationaux?", Henri Bourassa .... $ .10
"La Déportation des Acadiens", Henri d'Arles .. $ .10

On trouvera à la page 9, 1re colonne, une liste complète des brochures, tracts et livres en vente par notre Comité.

Comité de Propagande LaVérendrye,
39 Avenue Provencher,
Saint-Boniface, Man.



"VAGUE DE PARESSE"

Plus d'argent, de jouissances, et de moins en moins de travail. — Un mal général.

Dans ce discours qui fut son chant du cygne, M. Boret a eu un mot juste et courageux. Il a dénoncé dans cette "vague de paresse" qui gagne le monde du travail l'une des principales causes de la cherté de la vie. Il est certain, en effet, que, *plus on veut gagner moins on veut travailler*; les revendications ouvrières demandent à la fois des augmentations considérables de salaires et des diminutions non moins considérables d'heures de travail. Et ces revendications sont indéfinies. Dès qu'un échelon est atteint on ne pense qu'à en gagner un autre. Voyez ce qui s'est passé dans les mines! Depuis de nombreuses années on y réclamait la journée de huit heures. Le jour où on l'a eue, on a ergoté aussitôt sur les huit heures; et en déduisant le temps de la montée, de la descente, du casse-croûte, on est arrivé à la journée de sept heures et demie. Si bien que les socialistes eux-mêmes renient leur fameuse théorie des trois huit dès qu'elle passe dans la pratique.

Si encore ces augmentations de salaires avaient pour résultat de rendre l'ouvrier plus content de son sort; si la diminution des heures de travail avait pour effet, d'une part, d'intensifier le travail dans les heures qui lui sont consacrées et, d'autre part, de permetre à l'ouvrier, libéré de ses occupations matérielles, de mieux vivre de la vie de famille et de développer davantage les goûts intellectuels, artistiques et les nobles aspirations de son âme, on devrait se féliciter de ces réformes, en les conciliant avec les intérêts généraux de la société.

Qu'il y en ait de précieux qui agissent ainsi, nous nous garderons bien de le nier; mais ce ne sont pas les dirigeants de la C. G. T. et des Bourses socialistes du travail. Ils leur prêchent la limitation volontaire de la production; un bon ouvrier voulant faire "de la bonne ouvrage" et utilisant consciencieusement son temps est considéré trop sonvent par les camarades comme un "gâte-métier". On limite arbitrairement le rendement de l'heure et on le calcule d'après ce que peut faire un travailleur maladroit et nonchalant; la grève perlée est très fréquente.

* * *

Quant aux salaires considérables que reçoivent certains ouvriers, où vont-ils trop souvent? Une soif de jouissance s'est emparée de toutes les classes de la société. Il semble qu'après les angoisses de la guerre on veuille se rattraper dans une frénésie de plaisirs; aussi les salaires ne servent-ils pas seulement au légitime entretien de la famille; ils sont aussi gaspillés dans les amusements et les fêtes.

La taxe de 10% sur les spectacles a rapporté à Paris seulement, et pour le seul mois de mai, 1,987,000 francs; donc c'est vingt millions que l'on a dépensés en spectacles dans la seule ville de Paris. Or, les statistiques nous prouvent que dans ce chiffre entrent pour la plus grande part les cafés-concerts et les *cinémas*, fréquentés en masse par la jeunesse ouvrière. Aux dernières courses de Longchamp, la recette des entrées était, avant la guerre, de 116,000 francs; elle a été cette année de 245,000; plus du double! le pari mutuel y a atteint près de 4 millions! Je sais bien que les boulevardiers et les "fils à papa" fréquentent le turf; mais le soin avec lequel les marchands de vin se font téléphoner les "résultats complets des courses" montre que leurs clients ne s'en désintéressent pas non plus.

Les fêtes foraines nous ont donné des indications du même genre. Jamais elles n'ont été courues comme cette année; tous les soirs, et toute la journée, le dimanche, la foule s'y pressait et les "petits cochons" y ont atteint des prix fantastiques. Or, quels étaient ceux qui faisaient des tours à 1 franc et 1 fr. 50 la minute? De jeunes employés, des familles ouvrières le plus souvent, qui dépensaient ainsi une vingtaine de francs dans une seule soirée.

Ainsi la vague de paresse a coïncidé avec une soif insatiable de plaisirs, et l'on n'a voulu se reposer que pour pouvoir s'amuser davantage.

* * *

Ces abus qui rendent si difficile la reprise de la vie économique et compromettent la paix sociale proviennent de l'oubli des enseignements chrétiens. Ils sont le résultat fatal de l'oeuvre de déchristianisation qui a affaibli dans les masses le sentiment du devoir en y développant, au contraire le désir de la jouissance. L'Eglise seule peut ramener le monde du travail à une conception plus juste et plus noble de son rôle dans le monde.

Dans son Encyclique *Rerum novarum*, Léon XIII a donné à la société des leçons qui sont plus que jamais d'actualité. En des termes que n'égaleront jamais les plus grands sociologues, il a célébré la noblesse du travail et il s'est élevé contre les exploiteurs qui le considèrent comme une marchandise et l'ouvrier comme un instrument. Il leur a rappelé que l'ouvrier est un être humain, qu'il a une âme, qu'il a le droit de développer en lui les aspirations les plus élevées et, qu'à ce titre, on lui doit un juste salaire, et on ne peut lui demander qu'un travail limité.

Mais précisément parce que l'ouvrier est un homme et a une âme aux destinées immortelles, Léon XIII lui a rappelé, à lui aussi, les devoirs que lui impose sa conscience. Et l'un de ces premiers devoirs, c'est le travail, même pénible, même dur. "Pour ce qui regarde le travail, l'homme, dans l'état même d'innocence, n'était pas destiné à vivre dans l'oisiveté; mais ce que la volonté eût embrassé comme un exercice agréable, la nécessité y a ajouté, après le péché, *le sentiment de la douleur* et l'a imposé comme une *expiation*. "La terre sera maudite à cause de toi, c'est par le travail que tu en tireras la subsistance tous les jours de ta vie."

Voilà la condamnation de l'ouvrage facile, amusant, intermittent que nous prêchent les utopistes et les paresseux. Voilà la glorification du sens de l'effort, de la vertu du sacrifice qui sont plus nécessaires que jamais en un temps où il faudrait travailler deux fois plus qu'avant pour refaire la France, en réparant ses ruines et en remplaçant ces millions de bras que la mort a arrêtés en pleine vigueur!

La seconde vertu que prêche l'Encyclique, c'est la justice. "L'ouvrier, dit-elle, doit fournir intégralement et fidèlement tout le travail auquel il s'est engagé par contrat libre et conforme à l'équité; il ne doit léser son patron ni dans ses biens, ni dans sa personne." Voilà la condamnation de ces pratiques que recommandent les socialistes et qui sont trop souvent suivies; la grève perlée, le travail fait sans conscience, les pertes de temps voulues.

Nul n'a réclamé plus nettement que Léon XIII, pour les ouvriers, le repos hebdomadaire et la limitation des heures de travail; il les a voulues moins nombreuses pour les travaux pénibles, en particulier pour ceux des mines. Mais il ajoute aussitôt: "Qu'on n'entende pas toutefois par ce repos une plus large part à *une stérile oisiveté*, ou encore moins, comme un grand nombre le souhaitent, un chômage fauteur de vices et dissipateur de salaires, mais un repos sanctifié par la religion." Voilà la condamnation de cette "vague de paresse" se combinant avec la frénésie de plaisirs, que M. Boret dénonçait si justement!

L'Eglise seule est capable de parler avec cette franchise au monde ouvrier. Selon l'expression de Léon XIII, elle se sépare nettement *"des hommes pervers qui, dans des discours artificieux, suggèrent à l'ouvrier des espérances exagérées et leur font de grandes promesses qui n'aboutissent qu'à de stériles regrets et à la ruine des fortunes."*

Elle le fait parce qu'elle ne vise ni des mandats de députés ni même la popularité facile et malsaine des démagogues; elle ne se préoccupe que d'annoncer à tous la loi morale qu'elle a reçue de Dieu pour le bien commun de la société toute entière.

Elle le fait avec hardiesse parce que ce langage net et ferme, elle le tient aussi en face des puissants du jour, lorsqu'elle condamne les "usures voraces" du capital, les monopoles des grands faiseurs, les gains illicites des agioteurs et des mercantis, les appétits monstrueux de la spéculation.

A tous, sans distinction, elle rappelle la loi de la justice et du travail.

Jean Guiraud.

—La *Croix*, Paris.

Une prophétie de Sir Wilfrid-Laurier

M. J. W. McConnell, de Montréal, raconte sur le compte de Sir Wilfrid Laurier, une intéressante anecdote qui revient sur le tapis de l'actualité, maintenant que Sir Thomas White a été remplacé dans les fonctions importantes qu'il occupait à Ottawa, par l'ancien président de la Commission des Chemins-de-Fer.

Quelque temps avant sa mort, un jour qu'il parlait avec un ami de la situation politique, l'éminent homme d'état déclara sa conviction qu'avant peu, Sir Thomas aurait abandonné le poste de ministre des Finances du Canada. "Mais qui le remplacera?" lui demanda son interlocuteur. "Son successeur logique à cette position est Sir Henry Drayton", répondit Sir Wilfrid. Et les événements ont prouvé qu'encore une fois la claire vision du grand chef libéral lui avait fait prophétiser juste.

Sir Henry Drayton est maintenant à la tâche à Ottawa, s'acquittant de ses lourdes fonctions, si remplies de responsabilités, a déclaré M. McConnell, mais il continue à faire preuve d'esprit pratique en consultant les hommes d'affaires les plus influents du pays lorsqu'il s'agit des questions les plus graves et des problèmes politiques les plus difficiles que doit envisager le gouvernement.

Ouverture du Petit-Séminaire de Saint-Boniface

Comme d'habitude, le Petit Séminaire de Saint-Boniface ouvrira ses portes le premier mercredi de septembre. Le personnel se compose de quatre prêtres et de quatre ecclésiastiques.

On s'attend au retour non seulement des séminaristes de l'an dernier, mais aussi de ceux qui pour une raison ou pour une autre ont été empêchés de poursuivre leur cour d'étude pendant l'année scolaire 1918-1919. Un grand nombre de nouveaux ont aussi demandé leur admission.

Contrairement à ce que l'on dit en certains milieux, l'institution ne fermera point cette année. Elle en est si loin qu'elle semble prendre un regain de vie qui lui promet encore de longs jours.

AIDEZ LES ORPHELINS

Chaque année les petits orphelins de l'Orphelinat Saint-Joseph font appel à la charité de la population de Winnipeg et de Saint-Boniface. Cet appel aurait dû avoir lieu cette année durant le mois de juin, mais par suite de circonstances incontrôlables, il a été remis au 13 de septembre.

Nous n'avons aucun doute que notre population répondra avec empressement à l'appel des bonnes religieuses qui se se donnent sans compter au soin des orphelins. La cherté de la vie atteint douloureusement les oeuvres de charité. Ce qui suffisait autrefois ne suffit plus. Et pourtant ces petits orphelins doivent vivre: il faut qu'ils soient vêtus, nourris, logés et chauffés.

Sur qui compteront-ils sinon sur ceux qui sont leurs frères par la foi?

L'immigration

L'immigration en avril et mai, cette année, fait voir une augmentation marquée sur le chiffre de l'immigration durant la période correspondante de 1918. Les chiffres suivants sont fournis par le département de la Colonisation et de l'Immigration:

	Avril 1919	Avril 1918
	Personnes	
Imm. totale	11,268	7,123
Des E.-Unis	7,524	6,310
Par les ports océaniques	3,744	813

Estimé de la richesse des colons des Etats-Unis, avril 1919, $2,159,890.75; avril 1918, $1,499,345.95.

	Mai 1919	Mai 1918
	Personnes	
Imm. totale	10,197	5,261
Des E.-Unis	5,198	4,554
Par les ports océaniques	4,999	707

Estimé de la richesse des colons des Etats-Unis: mai 1919, $1,355,747.50; mai 1918, aucuns chiffres ne sont disponibles.







Pour robe ou blouse



No. 1035. — Si vous voulez une nouvelle blouse pour porter avec une jupe sportive, voici ce patron qui peut tout aussi bien servir de corsage à une robe neuve. Le Crêpe de Chine ou un voile très fin sont les matériels désirables pour cela. Un collet rond fait bon effet. Si on emploie du matériel contrastant, on pourra assortir les couleurs au goût. Crêpe de Chine ou Georgette porterait bien un collet, manchettes et ceintures en satin agrémentés d'un brin de broderie. Pour taille moyenne, on devra se procurer 2 5-8 d'étoffe, 36 pouces de largeur. Points 34 à 44. Ce patron sera envoyé à n'importe quelle adresse sur réception de 10 sous.

Département des Patrons, West Canada Publishing Co., 619 McDermot Ave, Winnipeg.

PENSEES- CHOISIES

La pensée sans poésie et la vie sans infini, c'est comme un paysage sans ciel; on y étouffe.

* * *

Le mépris est la seule vengeance des grands coeurs; les coupables y comptent bien.

* * *

Le contraire des bruits qui courent des affaires et des personnes est souvent la vérité.

* * *

L'oeil ne voit rien si l'esprit est distrait.

* * *

Le bonheur n'est pas un objet qui existe dans l'absolu, en dehors des âmes où il fleurit; il y a autant de sortes de bonheur que d'âmes constantes.

* * *

Ce qui fût conquis par le verbe l'est plus sûrement que par le glaive.

COMMUNAUTES DE FEMMES

Ici, Messieurs, chapeau bas! et vous, Mesdames, inclinez-vous devant celles qui, bien avant les féministes et les suffragettes, et selon l'ordre de Dieu et de la nature, ont fait éclater dans sa gloire la plus pure la véritable supériorité, la supériorité sans rivale, de la femme catholique. Vous allez voir défiler le cortège des vierges du Canada, et derrière elles l'innombrable armée des orphelins dont elles sont les mères, des enfants à qui elles prodiguent les trésors de l'éducation chrétienne, des vieillards dont elles se font les filles patientes et dévouées, des infirmes, des malades, des miséreux de toutes les misères morales et physiques, pansés par elles, convertis par elles, choyés par elles et portés dans leurs bras frêles mais inlassables jusqu'au seuil de la mort.

Il faudrait des années et des volumes pour raconter ces merveilles. Je n'ai pu consacrer que de brefs loisirs à cette rapide esquisse; et je dois me borner à vous en donner la substance, sous forme d'une sèche énumération, fort condensée. Que ne puis-je, à travers l'impuissance de ma chétive parole, vous communiquer quelque chose des émotions, des étonnements, de l'admiration croissante qui ont envahi mon âme à mesure que je retraçais les jalons de la route formidable et féconde parcourue par ces sublimes folles de la Croix! Du moins, osé-je espérer que la sobre éloquence des faits et des chiffres inspirera à d'autres, plus compétents, le désir de poursuivre ces recherches et de dévoiler au monde et à nous-mêmes ces richesses de la charité catholique, canadienne et féminine. Ce que j'en présente aujourd'hui à mes compatriotes, suffira, je l'espère, à raviver la fierté de leur foi et de leur patriotisme.

Henri Bourassa.

Extrait du "Canada Apostolique".

L'ATTENTION

Le don de definer que possèdent à un degré si étonnant certaines personnes, me semble avoir sa facile explication dans la culture de cette qualité qu'on appelle l'attention.

Rien n'échappe à celui qui regarde avec attention les êtres et les choses qui l'entourent; il saisit dans un regard le reflet d'une âme, dans une intonation le mensonge ou la vérité car son jugement est fort d'études sur le vif, d'observations personnelles.

L'attention est la prise de contact de l'esprit avec l'objet. Elle prend le nom d'observation ou de réflexion selon qu'elle se porte sur des objets qui affectent le sens intime.

L'attention est donc une faculté fondamentale qui fait vivre l'intelligence et qu'il importe de mettre bien en lumière devant les yeux de l'enfant, car tout le développement de l'homme en doit résulter.

Un Pascal, un Newton, un Buffon, un Pasteur, un Michel-Ange eussent-ils existé s'ils n'avaient forcé leur esprit à l'attention.

Tout parle à l'homme, le ciel et la terre, les humains et les choses et le champ de ses observations est si vaste qu'il ne se passe pas de jours sans qu'il n'en puisse faire de nouvelles. Si l'attention est à la base de tout monument immortel dans le domaine scientifique, artistique ou psychologique, elle est aussi la clef de bien des jouissances dans la plus humble vie.

Ne nous a-t-elle pas fait vivre dans notre toute première jeunesse des années de vie intense? Années pendant lesquelles nous étions si proches de la nature que son moindre frémissement avait sa répercussion en nous. Rappelons-nous le débordement de notre joie à la première neige, aux rigoles du printemps; notre craintive admiration devant les animaux ou les insectes. Tout nous paraissait merveilleux, digne d'attention et nous étions si heureux, si pressés de vivre que le sommeil nous semblait une coutume barbare. Hélas! ces années ont passé trop vite sur nos yeux, nous avons cessé de communier à la nature et l'enfant est devenu un homme quand il a commencé de s'ennuyer.

Des hommes ont vécu toute une vie sans l'avoir remarqué. Ils ont bu et mangé sans avoir rien ajouté. Ils ont su de la vie ce qu'en sait la brute, quand il eut peut-être suffi de forcer leurs yeux à regarder, leurs oreilles à écouter pour rendre leur existence moins égoïste, c'est-à-dire plus heureuse et plus féconde.

J'ai toujours éprouvé une grande tristesse à la pensée qu'il est des enfants qui n'ont jamais deviné le coeur de leur mère ou l'esprit de leur père; des parents qui n'ont jamais pénétré l'âme de leurs enfants; des êtres qui vivent côte à côte sans vouloir saisir la beauté d'un regard ou la tendresse d'un sourire. Ils me font l'effet d'insensés qui haletant de soif passeraient auprès des sources sans désaltérer.

Ces hommes dont l'esprit est trop peu attentif ne peuvent agir que sous l'impulsion de leur instinct. Ils ne se demandent jamais le pourquoi des choses, la raison de leurs sentiments, une page de Fabre les ferait bailler d'ennui, et ne pouvant comprendre la vie contemplative ils affectent de la dédaigner.

Ils auraient raison sur ce dernier point si l'action ne devait pas suivre la contemplation. Mais il ne faut pas oublier que toute la noblesse de l'homme est dans sa pensée.

Il existe je ne sais quelle analogie entre la pensée et l'océan. Elle est profonde, immense, mystérieuse comme la mer et comme elle, elle a recueilli la moindre goutte d'eau. Faire l'histoire de l'océan c'est remonter aux sources. Faire l'histoire de la pensée, c'est remonter à l'attention.

L'instinct guide l'animal. Pendant que la réflexion conduit l'homme vers son but sur la terre: le perfectionnement.

Pour atteindre ce but bien des moyens nous sont donnés mais encore faut-il les chercher, s'habituer à contempler les merveilles de la création dans ses grandes et petites manifestations qui font bientôt comprendre l'harmonie qui appelle l'idée de l'unité et qui demande Dieu.

Donc, en partant de ce principe que l'attention est la prise de contact de l'intelligence avec l'objet, la base de tout monument immortel, nous pouvons conclure que celui qui est attentif saura construire avec solidité, comme il saura, en tendant son attention aux êtres, et aux choses, échapper à l'observation de sa personnalité, c'est-à-dire au vague tourment qui s'agite et se lamente dans le coeur de tout homme.

Marcelle André.

CHRONIQUE
Page Féminine

> Contre cette ardeur des femmes à chercher la science, fut-ce d'un enseignement suspect à leur foi, il n'est qu'un remède: offrir aux femmes un enseignement qui leur donne la science, en respectant, en fortifiant cette foi. ETIENNE LAMY.

REFLEXIONS.

De tout temps, on sera témoin de petitesses et de sottises dans le monde, entendu... Elles sont innombrables dans leur genre. Aussi faudrait-il en prendre son parti, et faire son chemin les oreilles closes à toutes les malveillances, à toutes les jalousies qui tiennent le monopole, je pense, dans ce domaine-là.

Comme la langue sait faire mauvaise besogne, quand elle s'y met! Les cancans, les rapports non autorisés nuisent infiniment, on le sait, aigrissent et mettent au coeur plus d'une petite rancune; indisposent par trop, malheureusement, contre les indiscrets, s'ils sont connus. Il n'est jamais permis, certes, d'entretenir en son âme les sentiments si divers qui agitent l'intime de l'être blessé, mais, tout en pardonnant généreusement, vous expliquez-vous que l'estime, vouée à certaines personnes auparavant, ne s'amoindrisse tout à coup?

Et surtout qu'on n'aille pas, comme il arrive trop souvent, dire à une amie, les choses désagréables qu'on a pu dire d'elle. Fi! Que c'est bas! et qu'on fait souffrir ainsi! En vérité, est-on si pressé de se faire l'écho des bonnes paroles entendues à l'endroit de cette même amie?... Celles-là feraient du bien pourtant, engageraient au bien, si, toutefois, elles ne sont pas sur le pied du compliment. Oh! prenons garde de briser l'union qui existe entre deux coeurs, prenons garde de créer des antipathies, en dénaturant la pensée qui a mal dicté peut-être une phrase imprudente... et qui a changé de sens en route. La victime, si elle est chrétienne, étouffera de volonté ce qu'elle ressent, mais à quel prix!

Si les actes de notre voisin paraissent un tant soit peu répréhensibles, avant de les mal juger, et surtout, avant de les mettre en lumière, — quand on croirait de son devoir de le faire, — ne vaudrait-il pas mieux chercher à connaître l'intention qui les guide, et ne pas se hâter de les regarder à travers la lunette grossissante du monde sans miséricorde? Généralement, je pense qu'il est préférable de fermer les yeux, et de laisser chacun traiter avec sa conscience. Le tact et la discrétion doivent servir à tous de boussole orientant nos faibles connaissances du coeur humain. Et combien, il nous en manque, mon Dieu! quand nous voulons toucher du doigt certaines petites misères.

Ceci m'amène — je ne sais comment — à parler de la lettre anonyme. N'en avez-vous jamais reçu, amies? Si oui, je suis sûre que vous l'avez jetée au panier et que vous l'y avez fait suivre de son pauvre prestige. C'est là, en effet, tout le sort que mérite une lettre sans signature. Il y a de ces âmes (charitables) qui se croient obligées de gérer toutes les consciences des alentours. C'est beaucoup d'ouvrage, il me semble: il suffit pour le constater, de descendre sérieusement au tréfonds de la sienne propre. Après exploration, je vous assure qu'on trouve de quoi s'occuper chez soi...

Ceux qui ont mission de sauver les âmes, de les guider à travers les routes sinueuses de la vie morale, ne se travestissent pas et ne déguisent pas leur écriture, n'ayant crainte de se révéler porteur attitré de cette mission. L'apostolat se fait au grand jour... ou se prêche d'exemple.

Pas n'est la peine, par conséquent, de se laisser troubler à la réception d'une lettre anonyme. Il n'y a pas grand mal à s'en amuser pourvu qu'on ne cherche pas à percer le mystère dont l'auteur a voulu s'envelopper...

Marchons droit notre chemin, le front haut. Passons, sans nous attarder à les écarter, sur les nombreuses petites épines qui endurcissent l'épiderme à la longue. Mon Dieu! C'est perdre notre temps que nous amuser à compter cette monnaie courante.

JACQUELINE des ERABLES.

Août 1919.

Depuis quelques années, le mot idéal a un pluriel, idéaux, que les juristes de la langue française auraient voulu répudier, mais qui se trouve employé très souvent dans le jargon politique d'aujourd'hui.

Encore faut-il prononcer le mot "idéaux" à la française!

Ce ne fut pas le cas à la réunion internationale ouvrière d'Amsterdam.

Un militant hollandais, M. Fimmen, traduisant, dans un discours, les opinions de M. Gompers sur l'idéal syndicaliste, prononçait les "idiaux" supérieurs de l'Internationale.

L'éclat de rire qui secoua toute la délégation française ne fut pas sans le décontenancer un instant. Un Belge s'écria, dogmatique:

— One ne doit par rire des idiots supérieurs!

Naturellement, on rit de plus fort.

Les bonnes souffrances

Ne gaspillons jamais nos larmes,
Nous les regretterions un jour,
Car elles sont de bonnes armes
Contre la tristesse et l'amour.
Pleure, pauvre homme! Il faut
pleurer!...

Lorsque le malheur veut entrer
C'est en vain que tu le repousses...
Pleure, tout doux et sans secousses;
Les larmes sont douces
A qui sait pleurer.

Ne maudissons pas la souffrance
Quand elle nous visitera
Car la bonne fée Espérance
Par la même porte entrera.
Souffre, pauvre homme! Il faut
souffrir...

Pour mieux goûter et mieux chérir
Le bonheur que le sort te donne
Souffre, sans envier personne:
La souffrance est bonne
A qui sait souffrir!

N'ayons point peur de la Camarde
Quand elle nous dira: "Viens-t'en".
Lorsque derrière elle, on regarde,
On n'aperçoit pas le néant.
Allons, pauvre homme! Il faut
mourir!...

Les yeux vont bientôt se rouvrir,
Ferme doucement ta paupière,
Meurs, en disant une prière
La Mort est légère
A qui sait mourir!

Théodore BOTREL.



Le ministère des Travaux Publics recevra jusqu'à midi, jeudi, le 18 sept. 1919, des soumissions pour la construction d'un quai à Le Pas, comté de Nelson Manitoba, lesquelles soumissions devront être cachetées, adressées au soussigné, et porter sur leur enveloppe, en sus de l'adresse, les mots, "Soumission pour un quai à Le Pas, Man."

On peut consulter les plans, les formules de contrat et se procurer des devis et des formules de soumission au ministère des Travaux Publics, à Ottawa, aux bureaux de l'ingénieur de district, Winnipeg, Man., ainsi qu'au bureau de poste, Le Pas, Man.

On ne tiendra compte que des soumissions faites sur les formules fournies par le ministère conformément aux conditions mentionnées dans les dites formules.

Un chèque égal à 10 p.c. du montant de la soumission, fait à l'ordre du ministre des Travaux Publics et accepté par une banque à charte, devra accompagner chaque soumission. On acceptera aussi comme garantie des bons des emprunts de guerre du Dominion, ou des bons d'emprunt et des chèques, si c'est nécessaire, pour compléter le montant.

REMARQUE—On peut se procurer au ministère des Travaux Publics des tracés bleus (blue prints) en fournissant un chèque de banque accepté, pour la somme de $10.00 payable à l'ordre de l'honorable ministre des Travaux Publics. Ce chèque sera remis si le soumissionnaire offre une soumission régulière.

Par ordre,
R. C. DESROCHERS,
Secrétaire.

Ministère des Travaux Publics,
Ottawa le 21 d'août, 1919.

Feuilleton de la Liberté No 3
LES ARPENTS DE NEIGE
Par
J. E. Poirier

Les jours suivants, la colonne continua sa marche lente dans le vent glacé, sous le ciel triste, à travers l'interminable prairie, la même toujours, avec ses bouquets d'arbres épars et ses flaques d'eau glacée.

A mesure que l'on avançait, les tourmentes de neige devenaient plus rares, mais le dégel qui commençait, quoique bien faiblement encore, à se faire sentir, rendait les marches plus pénibles.

Le 11, qui était le cinquième jour du départ de l'Orcadien, Edward Simpson commença à interroger l'horizon du côté du nord. Mais la nuit vint sans lui apporter aucune nouvelle.

Durant toute la journée du lendemain, rien, encore. Déjà il s'inquiétait lorsque, sur le soir, tandis qu'il rangeait ses couvertures, Charlie Went pénétra en coup de vent dans sa tente:

— Edward... votre homme!

— Où est-il?

— A peine arrivé, il a demandé à parler tout d'abord au général... Il prétendait avoir des choses graves à annoncer... Il y a sûrement du nouveau... Venez vite!

En un clin d'oeil, ils furent dehors.

Le capitaine Wise, un des aides de camp de Middleton, passait à ce moment même non loin d'eux, très vite. Il leur cria au passage:

— Mauvaises nouvelles du Nord. Les Indiens ont incendié...

Le reste de sa phrase se perdit dans le vent qui soufflait en tempête.

— Voilà votre homme! s'écria Went. Il va nous renseigner.

Edward s'élança vers le messager, et tout haletant:

— Eh bien?

— Rien de bon, sir... La ferme est brûlée.

Pâle comme un suaire, Simpson questionna dans un souffle:

— Les Indiens?

— Oui, sir... par les Indiens.

Et l'Orcadien, lui tendant un papier plié en quatre, ajouta:

— Je n'ai trouvé que cela... dans la cour.

A la lueur du falot accroché à l'un des chariots, Edward déplia la feuille de ses doigts tremblants. Elle ne contenait que trois ou quatre lignes, mais les mots papillonnaient devant ses yeux troublés.

— Lisez: dit-il d'une voix sourde à Went, qui l'avait suivi.

Et Charlie lut:

"Miss Clamorgan, les Cris sont sur le point de surprendre le village de Frog-Lake. Vous êtes sur le chemin de Frog-Lake au Fort-Pitt. Fuyez au plus vite."

Il n'y avait pas de signature.

— Mais, alors, s'écria Simpson, un espoir dans les yeux et dans la voix, mais alors, ils sont en sûreté au Fort-Pitt!

Implacablement l'Orcadien, de son ton toujours égal, annonça:

— Il n'y a plus de Fort-Pitt, sir: Je viens justement d'aviser le major général que les Indiens l'ont brûlé ces jours-ci...

Cette fois, il sembla à Edward Simpson qu'il venait de recevoir un coup de massue sur la tête.

Blême, anéanti, il se laissa tomber sur un timon de chariot, les coudes aux genoux et la face dans les mains...

III
L'attaque du Fort-Pitt

L'après-midi même du jour où le métis orcadien quitta le camp anglais à destination de la ferme Clamorgan, miss Elsie, seule dans la grande salle à manger, s'amusait à feuilleter les nombreux "magazines" qu'elle faisait venir chaque mois des grandes villes de l'Est. Et c'était là une distraction de choix pour cette fille de vingt ans qui vivait en marge de la civilisation depuis l'enfance.

Il y avait juste onze années que son père était possesseur, sur la rive gauche de la Saskatchewan du Nord, de plusieurs centaines d'acres, jadis portion de la prairie, mais convertis par lui en champs immenses et féconds où une mer de céréales roulait, chaque été, sous les brises... C'était vraiment une ferme prospère, et il eût fallu des événements bien graves pour obliger cet Anglais audacieux et tenace à abandonner un pareil établissement.

Grand, sec, impassible, nez court et grosse moustache, Hughes Clamorgan, anglo-saxon de pure race et cadet de famille, était un type parfait de gentleman roux d'outre-Manche. Au moral comme au physique, il avait la dent longue. Au reste, une énergie et une persévérance à toute épreuve assuraient généralement le succès à ses entreprises. Trois sentiments se partageaient son coeur: l'amour des affaires, son affection pour sa fille, le culte de la Reine symbolisant l'Angleterre. Hormis cela, tout lui était à peu près indifférent: il estimait les Anglo-Canadiens fort inférieurs aux gens de la métropole; les descendants des Français lui semblaient tout à fait négligeables; quant aux métis, ils étaient, à ses yeux, d'une race dont il n'y avait pas lieu de faire le moindre état.

Pour cette raison, il n'avait tout d'abord accordé qu'une importance médiocre à un soulèvement qui ne laissait pas d'inquiéter les autres colons: simple mutinerie, disait-il, dont la police montée aurait promptement raison. Les faits démentirent brutalement cette opinion optimiste: l'évacuation de Carlton, la retraite précipitée du colonel Irvine sur Prince-Albert, commencèrent à troubler son flegme: ne fallait-il pas que les demi-blancs fussent fous pour prendre de pareilles libertés vis-à-vis des troupes du Gouvernement? Il est vrai que celles-ci faisaient mal leur devoir, et, en bon Anglais pure race, il se consolait à songer que, dans la vieille Angleterre, on eût mis un terme à de pareils abus dans les vingt-quatre heures.

— Aimez-vous ce feuilleton?
— Oui, je l'aime.

Quant à une révolte de Peaux-Rouges, il se refusait encore à y croire. Il avait un profond mépris les indigènes, qu'il tenait pour des paresseux et des voleurs capables, sans doute, d'un mauvais coup dans l'ombre, mais assurément trop lâches pour tenir tête à une poignée de soldats de la police montée. Il avait autrefois, à plusieurs reprises, loué pour la moisson les services de quelques Indiens d'une réserve voisine, et il ne se faisait pas faute de rappeler que ces singuliers mercenaires amenaient avec eux leurs femmes, dont ils se contentaient de surveiller le travail en fumant noblement leurs pipes à l'ombre:

— Ce sont des brutes sans énergie! avait-il coutume de dire.

Et quand on exprimait devant lui la crainte d'une insurrection indienne, il haussait dédaigneusement les épaules.

En dépit de l'optimisme paternel, miss Elsie ne se sentait que médiocrement rassurée. C'était pourtant une vraie fille des frontières, alerte, hardie et peu portée aux vaines rêveries. Elle avait perdu sa mère de fort bonne heure, et, l'homme à la fois entreprenant, flegmatique et volontaire qu'était Hughes Clamorgan l'avait façonnée à son image. Physiquement, du reste, elle rappelait beaucoup son père par la démarche, la taille, les yeux très bleus, le menton volontaire, l'air décidé; seulement, sa fraîcheur de blonde Anglaise de vingt ans, sa voix assez douce aux intonations caressantes, corrigeaient ce qu'il pouvait y avoir d'un peu masculin dans ses allures, et, à de certains moments de détente, un charme très particulier émanait d'elle.

A cette heure, allongée dans un rocking-chair, elle regardait une à une à la lumière du jour triste d'hiver les pages illustrées; mais elle se sentait elle-même comme attristée et elle ne trouvait pas à cette distraction le même attrait que de coutume.

Les aboiements courts et comme étouffés du chien de garde lui firent soudain dresser l'oreille... Et, brusquement, ils éclatèrent avec une telle fureur que la jeune fille intriguée, presque inquiète, abandonnant ses magazines, sortit.

Dans la cour, un vieux serviteur parlementait avec un Indien, un adolescent d'une quinzaine d'années, monté sur un poney efflanqué.

Il tenait à la main quelque chose comme une lettre qu'il agitait en parlant, et dont il ne semblait nullement disposé à se dessaisir. A peine eut-il aperçu miss Clamorgan debout sur le seuil, fort étonnée de son manège, qu'il leva la main et poussa vers elle sa monture:

— Qui vous envoie? demanda-t-elle en prenant d'un geste presque machinal le papier qu'on lui tendait.

Mais la question resta sans réponse. Déjà, le cavalier avait tourné bride et s'enfuyait au galop vers la "fence", la clôture en tronc d'arbres ou en fil de fer qui entoure toute habitation canadienne.

Quand il eut disparu, miss Elsie haussa les épaules avec humeur et, les lèvres dédaigneuses, retourna un instant entre ses doigts ce papier crasseux.

Sur le dessus, son nom s'étalait en une grosse écriture inexpérimentée. Elle se décida alors à l'ouvrir et prit connaissance de ces deux lignes d'aver-

Pour Lire au Foyer le Dimanche

EVANGILE

XIIIme dimanche après la Pentecôte

(S. Luc, XVII, 11-19)

En ce temps-là, Jésus traversait la Samarie et la Galilée pour se rendre à Jérusalem. Comme il entrait dans un village, il rencontra dix lépreux, qui s'arrêtèrent loin de lui, et s'écrièrent: Jésus, notre maître, ayez pitié de nous. Dès qu'il les aperçut, il leur dit: Allez, montrez-vous aux prêtres. Et pendant qu'ils y allaient, ils se trouvèrent guéris. L'un d'eux, aussitôt qu'il se vit guéri, retourna sur ses pas en glorifiant Dieu à haute voix, et, se prosternant le visage contre terre, aux pieds de Jésus, il lui rendit grâces. Or c'était un Samaritain. Jésus dit alors: Les dix n'ont-ils pas tous été guéris? où sont donc les neuf autres? Il n'y a que cet étranger qui soit revenu pour rendre gloire à Dieu. Et s'adressant au Samaritain: Levez-vous, lui dit-il; allez, votre foi vous a sauvé.

"PAS ENCORE COUCHE"

Il y a une quinzaine, je revenais la nuit d'un appel auprès d'une malade, tout en récitant quelques *Ave* pour sa guérison, lorsque, au détour de la rue, je fus croisé par une voiture chargée d'un monde au verbe haut et jovial.

En m'apercevant, quelqu'un du groupe de me crier à plein gosier: *Vous n'êtes pas encore couché, vous?* Il était 2 heures du matin. Evidemment, cette apostrophe s'adressait non pas au Père dont on ne distinguait que la vague silhouette, mais à l'individu quelconque qui déambulait à pareille heure.

Vous devinez la confusion de mes joyeux promeneurs, si j'eusse décliné mon nom, mais je continuai mon chemin sans mot dire et tout en supposant les meilleures raisons à cette promenade si tardive ou si matinale.

* * *

Mais ce cri, que me fit plutôt sourire, je sais bien, moi, à qui on devrait le faire sérieusement entendre.

A vous d'abord, *petites filles et petits garçons* qui portez encore robes ou culottes courtes et qu'on trouve au coin des rues à 10 et 11 heures du soir, à minuit même. A cette heure, et bien auparavant, votre seule place est à la maison et au lit.

"Mais j'aime ça prendre l'air!

— Ce n'est plus le temps; allez prendre votre sommeil, ce sera plus profitable à votre santé, et vous n'aurez pas besoin le matin de "faire la paresse".

— Mais c'est si plaisant, dans la noirceur, de se poursuivre, de se jouer des tours ou de se conter des histoires terrifiantes!

— Peut-être! mais vous donnez là sûrement dans le piège du diable. C'est la nuit surtout que ce "Prince des Ténèbres" aime à rôder, et son office n'est pas précisément celui du *policeman*,

Garantir la propriété,
Défendre les champs et la ville
Du vol et de l'iniquité.

comme dit le chansonnier, mais bien plutôt celui de brigand qui tue et qui pille."

Le diable, chers enfants, en veut à votre vertu, et ce n'est pas avec des pieds à griffes et une tête à cornes qu'il rôde autour de vous. Non! Vous en auriez trop peur. C'est sous les dehors les plus aimables, avec un visage souriant et des paroles doucereuses. Gare à ce compagnon, à cette compagne qui vous invitent et vous entraînent le soir, loin de la surveillance de vos parents. C'est *lui*, c'est *elle*, dont le diable va peut-être se servir pour faire de vous un polisson, une vaurienne, un de ces enfants vicieux qui font le désespoir de leurs parents.

Restez donc chez vous le soir, et que désormais on ne rencontre plus, la nuit, des petits garçons et des petites filles à qui l'on soit tenté de crier: *Vous n'êtes pas encore couché, vous?*

* * *

A qui encore l'adresser ce cri? A vous, *jeunes gens* et *jeunes filles* que les parents ne savent plus comment retenir le soir à la maison. "Mon grand garçon, me disait pittoresquement une pauvre mère de famille, impossible de le garder le soir à la maison: je ne puis pourtant pas l'attacher *par la crinière*."

Et ne dites pas vous aussi *qu'il vous faut prendre l'air*. Cet air, j'imagine, est aussi bon autour de votre maison qu'à plusieurs "blocs" de chez vous. Et puis, aucun docteur ne vous conseillera de prendre l'air jusqu'à 11 heures et minuit. D'ailleurs, je doute beaucoup que vous soyez si préoccupés de bon air alors que vous êtes si assidus aux salles de jeux et aux cinémas, où vous respirez, des soirées entières, un air des plus viciés et des plus malsains. Non, ce n'est pas le bon air que vous recherchez tant, c'est la liberté, liberté des rencontres, liberté des histoires, liberté des regards, liberté des manières, liberté des jeux de mains, libertés que vous n'oseriez prendre devant vos parents et au grand jour. Or, je vous répète après tous les moralistes, que ces libertés conduisent au libertinage et que la rue n'est donc pas, le soir, une place pour un jeune homme et une jeune fille qui se respectent et qui ont souci de leur vertu et de leur réputation.

Retirez-vous donc chez vous à une heure raisonnable, et chez vous-même ne veillez pas trop tard.

Quelqu'un a dit qu'une nation qui se coucherait tous les jours *à neuf heures* et se lèverait *à cinq*, serait la première nation du monde. Voulez-vous, jeunes gens, être des premiers en santé, en talent, en caractère, couchez-vous de bonne heure pour vous lever matin. "Si vous voulez être tout ce que Dieu demande de vous et vivre autant que le comporte votre nature, ne veillez jamais *au-delà de dix heures du soir*", a écrit Lacordaire dans ses *Lettres à un jeune homme*.

Ne courez donc plus les rues, à des heures indues. Allez vous reposer, et le lendemain, vous, jeune fille, vous pourrez être debout pour aider aux premiers travaux du ménage et venir entendre la messe, et vous, jeune homme, vous vous lèverez plus dispos et plus courageux pour votre travail. Il est reconnu, en effet, qu'au point de vue physique, intellectuel et moral, *les heures de repos avant minuit valent le double des heures après minuit*.

Bulletin paroissial de Limoilou.

A L'ECOLE

On a beaucoup parlé, depuis un an, d'école et d'instruction. Nous en parlons à notre tour, à la fin de l'année scolaire, pour préparer l'année prochaine.

Une foule de citoyens, et des plus éclairés, trouvent que nos enfants ne poussent pas assez loin leurs études, qu'ils ne restent pas assez longtemps à l'école. On reconnaît, il est vrai, qu'il y a chez les Canadiens-français un nombre d'hommes instruits proportionnellement considérable; on avoue que le nombre des illettrés est déjà restreint et qu'il diminue rapidement; on constate qu'il y a bien peu de parents, s'il y en a, qui n'envoient pas leurs enfants à l'école; les statistiques nous apprennent que la fréquentation scolaire, à certain âge, est satisfaisante; et cependant l'on se plaint que les enfants ne tirent pas de leurs années d'études tout le fruit qu'ils pourraient en rapporter. La masse de notre peuple ne profite pas assez des grands avantages que nous avons de nous instruire.

D'où vient cela?

En ce qui concerne les parents, il y a, semble-t-il, deux raisons principales de cet état de choses. La première, c'est qu'ils retirent trop tôt leurs enfants de l'école; la seconde, c'est qu'ils ne se préoccupent pas assez de l'assiduité des enfants à la classe. C'est ce dernier point que nous allons examiner aujourd'hui.

Certains parents ne semblent pas s'inquiéter beaucoup de savoir si leurs enfants sont dans l'école ou dans la rue. Ils ne sont pas dans la maison, c'est l'essentiel. D'autres ne se gênent pas pour les retenir chez eux un jour, deux jours par semaine, parfois même des semaines entières, sous des prétextes insuffisants. Non pas qu'ils attachent peu d'importance à l'instruction: les récentes discussions relatives à l'éducation ont montré, au contraire, que les Canadiens français tiennent à faire instruire leurs enfants. Mais on se persuade trop facilement qu'une absence isolée ne peut pas nuire au progrès de l'élève, et des parents en prennent leur parti avec trop de légèreté.

On remarque dans la conduite de bien des gens d'étranges inconséquences. Telle mère ne voudrait pas, pour tout au monde, empêcher son enfant d'apprendre à lire et à compter, ne se fait aucun scrupule de l'empêcher de faire tout progrès sérieux. Rien n'est fatal au progrès d'un enfant comme de manquer des classes. Et cependant, on affirme que beaucoup de mamans gardent souvent à la maison soit un garçon, soit une fillette, pour le soin des petits. Elles sont alors plus libres pour leur travail, pour aller faire leurs achats, et même, nous assure-t-on, pour aller au cinéma. Agir ainsi, c'est condamner ces enfants à ne pas profiter de leurs années d'études.

En effet, le premier résultat du manque d'assiduité à l'école, c'est de ruiner chez l'enfant toute ambition de réussir et de le dégoûter du travail intellectuel. L'école est rarement attrayante pour l'écolier. Cependant, si l'élève est ambitieux, s'il réussit, il prend goût à l'étude et fait du progrès. Mais si des absences fréquentes le rendent incapable de suivre les autres, s'il oublie à mesure une partie de ce qu'il apprend, il renonce vite à tout succès, laisse les autres prendre la tête et se contente de la queue, qu'il tiendra comme il pourra. D'ordinaire il perd son temps et le fait perdre aux autres. Il n'apprend pas durant l'année ce qu'il devrait apprendre et doit recommencer, l'année suivante, à étudier la même matière, dans la même classe. C'est ainsi que des enfants, après deux ou trois ans d'école, en sont encore au *b-a ba*.

En réalité, ils ne furent en classe ni trois ans, ni deux ans, puisqu'ils n'y étaient pas six mois par année. Mais à sept ou huit ans, ils n'en sont pas moins déjà dégoûtés de l'école qui ne leur offre ni attrait, ni profit. Les maîtres et maîtresses sont fatigués de les avoir sur les bras, et avant même qu'ils se soient mis au travail, ces petits arriérés sont classés parmi les incapables qui ne pourront jamais s'instruire. C'est l'incurie, la faiblesse et le caprice des parents qui gâtent ainsi, dès le point de départ, l'éducation de ces enfants et les condamnent à une irrémédiable médiocrité. L'insuccès des premières années risque fort d'amoindrir leur caractère et de les consigner, pour toute leur vie, parmi ces résignés qui se contentent d'avance et toujours du dernier rang.

C'est pour remédier à ce mal qu'on a proposé de rendre l'instruction obligatoire dans la province de Québec comme dans les autres provinces. Les parents qui négligent d'envoyer leurs enfants à l'école auraient alors à payer l'amende ou à aller en prison. Le clergé s'est opposé à cette mesure pour plusieurs motifs, entre autres parce qu'on n'aurait pas atteint par elle le but qu'on visait. En effet, pour rendre l'enseignement efficace, il faut que les parents prennent à coeur le progrès de leurs enfants. Or, ce n'est pas une loi de contrainte qui obtiendra ce résultat. S'il fallait, par exemple, faire venir la police et traîner devant le juge parents, maîtres et enfants chaque fois qu'un élève manque une classe, la moitié de la population passerait une partie de sa vie devant les tribunaux! En serait-on plus avancé?

Non, ce n'est ni à la police, ni aux juges, ni même aux instituteurs à décider si les enfants peuvent oui, non s'absenter; c'est aux parents. Mais il faut que les parents fassent leur devoir avec intelligence et fermeté. S'ils ont mauvaise volonté, ils trouveront toujours moyen de tromper la police et les juges, comme ils trouvent moyen de tromper maintenant les maîtres et maîtresses auxquels ils ont affaire. Le seul remède efficace, c'est que *tous* les parents fassent *tout* leur devoir. Il faut que tous comprennent qu'un enfant ne devrait jamais manquer une seule classe. Seules la maladie et la nécessité peuvent autoriser une absence.

Si les parents étaient aussi en éveil, aussi ingénieux pour envoyer leurs enfants à l'école que pour sauvegarder leurs propres intérêts, on n'aurait jamais pensé à l'instruction obligatoire. Si les parents secondaient l'action de l'instituteur et de l'institutrice, s'ils s'intéressaient au succès de leurs enfants, s'ils encourageaient leurs progrès et cherchaient la raison de leurs échecs, l'enseignement serait bien plus facile et plus profitable. Mais les maîtres et maîtresses se plaignent amèrement qu'ils ont à batailler contre les parents eux-mêmes, pour faire avancer les enfants. Des élèves paresseux, espiègles, insupportables, ne peuvent être punis sans qu'on ait à subir les violences du père ou les jérémiades de la mère. Tandis que certains parents font des sacrifices vraiment admirables pour maintenir constamment leurs enfants à l'école, d'autres ne manquent jamais de prétextes pour leur faire manquer des classes.

C'est l'éducation des parents qu'il faudrait faire d'abord, disait un directeur d'école; ensuite on obtiendrait peut-être quelque chose des enfants. Les maîtres font leur part, que les parents fassent la leur et les enfants progresseront.

Que les années de classe soient des années complètes, ce sera déjà un grand avantage. Mais pour que le résultat soit pleinement satisfaisant, il faudra de plus que ces années soient suffisamment nombreuses. C'est ce que nous étudierons la prochaine fois.

R. P. de l'Im. Conc.

Pour l'âme d'un prêtre

La ville de Diest (Belgique) a célébré hier la mort de l'abbé Félix Moons, un vieux prêtre fusillé à Anvers par les Allemands.

La veille de l'exécution, le directeur de la prison était entré dans la cellule du prisonnier, lui faisant entrevoir que, s'il voulait s'adresser au gouverneur général, il serait probablement gracié. Le prêtre se leva d'un bond, et, très maître de lui, mais très décidé, il dit:

Ah! non! jamais! jamais je n'accepterai la vie en cadeau d'un Allemand!

Et de la même façon, c'est-à-dire comme un véritable héros, il marcha à la mort calme et serein comme s'il allait à une fête, soutenant et encourageant ses compagnons.

La messe solennelle a été dite par le R. P. Van Aubel, qui fut condamné en même temps que l'abbé Moons et qui n'était assisté à l'autel que par d'anciens condamnés à mort.

Que fait un général qui maltraite sa femme? — Il se ravale au niveau d'un simple tambour, puisqu'il bat la générale.

---

tissement que son fiancé devait lire cinq jours après elle. Pas de signature. L'écriture, comme celle de l'adresse, était lourde, mal assurée. D'où venait cet avis? Un piège peut-être? Elle se méfiait des Indiens en général et, tout particulièrement, de ce jeune messager qui avait disparu sans un mot d'éclaircissement. Elle interrogea le vieux serviteur, mais celui-ci lui apprit seulement que le cavalier s'était borné à réclamer avec insistance, en mauvais anglais, miss Clamorgan, se refusant énergiquement à remettre son billet en d'autres mains.

Quand le fermier, qui rentra une heure après, en eut pris connaissance à son tour, il dit d'un ton net:

— Si le porteur de cet écrit vient, pour son malheur, rôder de nouveau par ici, je lui enverrai une balle juste entre les deux yeux, et on n'entendra plus parler de cette sotte histoire. A supposer que les Indiens ayant brûlé Frog-Lake marchent sur le Fort-Pitt, ce qui ne cadrerait guère avec leur façon ordinaire de guerroyer, croyez-vous que l'un d'eux soit assez fou pour nous prévenir d'une façon désintéressée?

— *Pourquoi ne pas demander à votre père de renouveler votre abonnement à temps, de sorte que vous pourrez lire ce feuilleton jusqu'à la fin?*

L'argument semblait sans réplique, et miss Elsie avait d'ordinaire la confiance la plus absolue dans les avis de son père.

Cette fois, pourtant, elle ne se sentit pas entièrement rassurée et, durant le reste de la journée, elle épuisa, sans succès, toutes les hypothèses possibles au sujet du mystérieux message.

Sur le soir, un peu après la tombée de la nuit, le chien se reprit à aboyer avec force, et, presque au même instant, plusieurs voix se firent entendre dans la pièce voisine où se tenaient les gens de service.

Comme la jeune Anglaise ouvrait la porte, le vieux serviteur, un peu effaré, s'avançait pour appeler ses maîtres:

— Miss Elsie, c'est un homme... un blessé...

— Un blessé?

Elle s'avança vivement. Un étranger était là, en effet, appuyé d'une main au mur, très pâle, la tête entourée d'un mouchoir taché de rouge. Du sang coagulé lui rayait horriblement les joues. Une jeune servante lui avança une chaise. Il s'y laissa tomber avec accablement.

— A boire! gémit-il.

Et, apercevant miss Clamorgan qui s'apprêtait à le questionner:

— Ah! miss, quelle terrible chose!

— Qu'y a-t-il donc?... Qui vous a mis dans cet état?

— Eux... les Indiens... Je viens de Frog-Lake... Ils ont tout brûlé!... Je n'en puis plus... j'ai soif!

On lui présenta un verre d'eau. Il le but avec une avidité telle que l'on entendit dans sa gorge le glou-glou du liquide.

Quand il l'eut absorbé, il poussa un grand soupir rauque de contentement:

— Ah! miss, quelle soif j'avais! C'est cette maudite écorchure, voyez-vous...

Il désignait son bandeau maculé de sang.

A ce moment même, la porte de la salle voisine s'ouvrit:

— Qu'y a-t-il?

Et le fermier s'avança.

— Un homme blessé?

— Oui, mon père, expliqua fébrilement la jeune fille... Il vient de Frog-Lake... Les Indiens ont surpris le village... Tout est massacré.

Des exclamations retentirent. Seul, Hughes Clamorgan gardait le silence.

— Moi, j'ai pu m'enfuir, continua l'homme. Ils ont tiré sur moi... Voyez-vous, une balle m'a éraflé la tête. Ce n'est rien... mais j'ai pensé tomber... je saignais... mais je marchais tout de même devant moi, sans trop savoir... Heureusement, j'ai trouvé votre ferme... je n'aurais pu aller plus loin... j'étais à bout de forces...

La volubilité fiévreuse de ses paroles, le sang figé sur sa tempe et sur sa joue gauches, donnaient à son récit quelque chose de terriblement éloquent.

Hughes Clamorgan lui-même paraissait sérieusement atteint dans son flegme. Il réfléchit un instant, puis, pratique avant tout, demanda:

— Que pensez-vous qu'il y ait à faire?... Y aurait-il danger?...

— Fuir! interrompit l'étranger avec une énergie singulière... Il faut fuir au plus vite... Fuir et gagner le Fort-Pitt.

Vivement impressionnée, miss Elsie se tourna vers son père:

— Cet homme a raison, dit-elle. Il serait imprudent de ne pas suivre son conseil.

Mais déjà le fermier, prompt à la décision devant un danger certain, avait pris son parti.

Il se tourna vers les serviteurs:

— Sortez les "buggies", commanda-t-il; mettez-y des armes et des munitions et que, dans vingt minutes, tout soit prêt. Pour nous, Elsie, occupons-nous de ce que nous avons de précieux.

Au bout d'une demi-heure, les deux buggies et un chariot léger emportaient dans la nuit tous les habitants de la ferme Clamorgan vers le Fort-Pitt.

Vingt-cinq milles séparaient le défrichement du poste militaire. Elevé sur le bord de la rivière, il était, comme tous les forts de traite, composé d'un groupe de constructions de bois solidement défendu, du côté de la prairie, par des fossés, avec d'épais revêtements de terre et des palissades de cinq à six mètres de hauteur; de tels obstacles étaient suffisants pour arrêter des Peaux-Rouges armés seulement de carabines, de couteaux et de haches, et trente hommes de la police montée bien armés et résolus étant préposés à la garde de ce poste, on pouvait espérer trouver une parfaite sécurité dans son enceinte.

Durant le trajet, le blessé, qui avait repris quelque force, compléta ses renseignements: la révolte des Indiens du Grand-Ours avait été absolument soudaine. Avec une incroyable rapidité, ils avaient pillé les magasins de la Compagnie et massacré ceux des blancs qui tentaient la moindre résistance. Les Pères Oblats Fafard et Marchand, ayant voulu intervenir et prêcher l'apaisement, avaient été fusillés sur-le-champ; le reste des colons, dont quelques femmes, fait prisonnier par les sauvages, était entraîné parmi eux dans leur marche sur Fort-Pitt...

En dépit de ces nouvelles émouvantes, la route parut longue à miss Elsie, non qu'elle fût incommodée le moins du monde par les soubresauts que le terrain assez inégal des plaines imposait au buggy; elle était trop accoutumée aux promenades en prairie dans ce véhicule un peu primitif pour y prendre garde. Mais, si peu impressionnable qu'elle fût d'habitude, les événements des deux jours précédents et surtout ceux de la journée n'étaient pas sans l'avoir troublée un peu. Mille pensées confuses traversaient son esprit: elle songeait aux Indiens qui suivaient le même itinéraire, à la ferme de son père qu'ils n'allaient pas manquer de piller au passage, aux métis révoltés, au billet mystérieux, et, parmi tout cela, à Edward Simpson.

Où était-il maintenant son fiancé? Du côté de la Saskatchewan du Sud, peut-être, puisque le Gouvernement avait envoyé, elle le savait, le 90e carabiniers contre ces maudits métis? Elle ne pouvait retenir un soupir de regret à songer qu'elle-même, l'année précédente, à pareille époque, achevait l'hiver à Winnipeg, chez des amis. C'est dans cette ville qu'elle avait fait la connaissance du lieutenant Simpson... Et à évoquer ce temps heureux, elle trouvait encore plus dures les extrémités où la réduisait la rébellion...

Tout à coup, l'attelage ralentit son allure... Des appels, des jurons se faisaient entendre à quelque distance en avant dans l'ombre où dansaient des lumières.

En approchant davantage, les fugitifs découvrirent avec satisfaction les hautes palissades du fort et sa porte ouverte au large: deux chariots s'y pressaient, suivis d'une petite bande de piétons et de cavaliers: des colons aussi, sans doute, que l'insurrection chassait devant elle... Quatre hommes de la police montée, dont les lanternes projetaient une lueur rougeâtre sur la neige, surveillaient l'entrée de cette troupe.

Remplissez le blanc en page 6 et envoyez-nous aujourd'hui le paiement.

Merci.

Lorsque le buggy des Clamorgan se présenta à son tour, l'un des soldats leva son falot, et, à sa clarté, miss Elsie aperçut une face énergique et bronzée, un uniforme écarlate, une ceinture de cuir jaune bourrée de cartouches, ornée d'un gros étui à revolver. Cette rapide vision lui donna une impression singulière de sécurité et de réconfort: elle se sentait maintenant sous l'égide de la civilisation, et le cours de ses pensées en fut modifié de la façon la plus agréable.

La nuit ne fut cependant pas exempte d'anxiétés, et la plupart des réfugiés ne dormirent guère.

A chaque instant, on redoutait une surprise des Indiens, dont les ténèbres favorisent les stratagèmes et accroissent l'audace.

Miss Clamorgan s'était réfugiée, avec un grand nombre de femmes et d'enfants, dans les baraquements du fort, et, là, couchée sur de la paille, roulée dans des couvertures, elle finit par trouver un semblant de sommeil.

Elle fut debout dès le point du jour. Elle allait sortir du bâtiment de bois, lorsqu'elle heurta son père. Il paraissait un peu plus animé que de coutume:

— Les voici! s'écria-t-il. J'allais vous prévenir, Elsie...

Un frémissement courut dans la salle. En un clin d'oeil, tout le monde fut dehors.

(A suivre).

La leçon de deux grèves

Un mot aux ouvriers

Les grévistes de Lauzon ne sont plus en grève; il parait que, mercredi dernier, il y a eu rappel de l'ordre de chômage: ces messieurs ne sont même plus internationaux, car on annonce que le local établi à Lauzon, par la Fédération de la Marine a été dissout. Toutes les troupes ont été licenciées, et elles se sont hâtées de rejoindre l'Union Nationale des Ouvriers de la Rive Sud qui, par charité chrétienne, n'a refusé que les pires fauteurs de trouble.

Le fiasco est donc complet à Lauzon.

A Saint-Gregoire, plus de six cents ouvriers et ouvrières ont déjà repris le travail. Ceux qui n'ont pas quitté la paroisse sont bien décidés à retourner à la besogne. Si ce n'est déjà fait, c'est que les meneurs qui les ont engagés dans cette aventure leur font encore espérer que les choses s'arrangeront selon les promesses qui ont été faites. Mais les choses ne s'arrangeront pas, il est facile de s'en rendre compte et, d'ici huit jours, tout le monde sera au poste.

Resultat: Quinze cents ouvriers et ouvrières auront perdu, chacun, par la faute des mauvais conseillers de l'Internationale, soixante à soixante-quinze piastres; de plus — et c'est ce qui nous chagrine davantage — leurs salaires ne seront pas augmentés.

De bonnes leçons se dégagent des aventures de Lauzon et de Saint-Grégoire. Et il y en a pour tout le monde; pour les ouvriers, pour les patrons, pour les gouvernements, pour les hommes d'oeuvres et, même, pour les journalistes.

Nous commencerons par celles qui s'adressent aux ouvriers.

Nous commencerons par celles qui s'adressent aux ouvriers.

Qu'on nous permette de rappeler brièvement, tout d'abord, ce que l'Eglise enseigne sur l'organisation ouvrière. Elle dit aux ouvriers catholiques: "*Il est nécessaire d'établir et de favoriser de toute manière les associations confessionnelles catholiques, certes, et, en outre, dans toutes les autres régions partout où il paraîtra possible de subvenir par elles aux besoins divers des associés*". (Enc. Singulari quadam).

Dans la même encyclique se lisent encore les paroles suivantes: "*Quant aux organisations ouvrières, bien que leur but soit de procurer des avantages matériels à leurs membres, celles-là cependant méritent une approbation sans réserve et doivent être regardées comme les plus propres de toutes à assurer les intérêts vrais et durables de leurs membres qui ont été fondées en prenant pour principale base la religion catholique et qui suivent ouvertement les directions de l'Eglise*".

* * *

C'est clair, n'est-ce pas? L'Eglise veut que les unions catholiques mettent de côté le syndicat neutre et s'enrôlent s'ils veulent d'une union ouvrière dans le syndicat catholique.

Et c'est la sagesse même, n'en déplaise aux chefs internationaux et à leurs suivants. Pour s'en convaincre, qu'on relise les paroles suivantes qui sont de Pie X: Les ouvriers catholiques ont le devoir d'appartenir à un syndicat catholique parce que "*la question sociale et les controverses qui s'y rattachent relativement à la nature et à la durée du travail, à la fixation du salaire, à la grève, ne sont pas purement économiques et susceptibles, dès lors, d'être résolues en dehors de l'autorité de l'Eglise, attendu que, bien au contraire et en toute vérité, la question sociale est avant tout une question morale et religieuse et que, pour ce motif, il faut surtout la résoudre d'après les règles de la morale et le jugement de la religion.*" — Les ouvriers catholiques ne doivent pas appartenir à des unions neutres parce que — c'est toujours Pie X qui parle — "*c'est incontestablement à de grands périls que les associations de cette nature exposent ou peuvent certainement exposer l'intégrité de la foi de nos catholiques et la fidèle observance des lois et préceptes catholiques.*"

* * *

Ne nous attardons pas à relever toutes les oppositions qu'a rencontrées, chez nous, la parole pontificale. Tous nos lecteurs savent parfaitement que contrairement aux directions et aux principes proclamés par Léon XIII et Pie X, on a prétendu, ici, que l'Eglise n'avait pas d'affaire dans les questions ouvrières; que celles-ci n'étaient que des "problèmes de pain et de beurre"; que la religion n'avait pas à se plaindre des unions internationales etc. Des ouvriers catholiques ont même déclaré, maintes et maintes fois, dans des discours ou des écrits, que les unions internationales ne leur semblaient pas mauvaises; qu'il ne s'y faisait rien contre leur conscience et que l'intervenion de l'Eglise, dans les différends ouvriers au Canda, leur semblait un abus de pouvoir, une ingérence indue, pour employer l'expression la mieux comprise.

Après l'affaire de Lauzon et celle de Saint-Grégoire, il va devenir difficile, pour ceux qui ont des yeux, de ne pas voir que les directions pontificales ont leur raison d'être.

Nous l'avons en effet démontré dans notre dernier article: ces deux grèves étaient immorales. Des catholiques ne pouvaient les voter; des catholiques ne pouvaient employer les moyens dont on s'est servi pour les faire aboutir. Et les ouvriers qui y ont participé ont mal agi. Leur seule excuse, c'est que, peut-être, il ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Et nous croyons qu'elle vaut pour le plus grand nombre. Mais tout cela ne prouve qu'une chose: c'est que, suivant la parole de Pie X, les unions neutres exposent ceux qui en font partie à manquer "à la fidèle observance des lois et préceptes catholiques", et que des ouvriers qui tiennent à se conduire d'après les dictées d'une conscience sûre et éclairée ne devraient pas en être les membres.

Par contre, l'Union des Ouvriers de la Rive Sud, qui est catholique, a protégé ses adhérents, non seulement au point de vue de leurs intérêts matériels, mais contre les emportements de la passion.

On le sait, si les chefs de l'Union nationale avaient voulu régler par la force, la question de Lauzon, il eut suffi de dix minutes pour tout arranger. Mais ils savaient que la fin ne justifie pas les moyens, et voilà pourquoi, refrénant leur juste colère, ils ont eu la patience de s'en remettre aux lenteurs de la loi pour faire rétablir l'ordre.

Cette façon d'agir les a appauvris chacun de soixante-quinze piastres, perdues à cause du chômage, mais elle a permis aux membres de l'Union de garder leur conscience nette et de donner au monde des travailleurs un exemple qui portera ses fruits. Le geste de l'Union Nationale des Ouvriers de la Rive Sud, surtout quand on le considère en même temps que ceux de ses adversaires, a une éloquence singulière.

Si singulière que, dans ces temps où le droit et la conscience sont remisés aux vieilles lunes par les ouvriers de partout et par quantité d'autres, aussi il y a, dans la province de Québec, des ouvriers qui ont assez de foi et une notion assez haute de leurs droits, et de leurs devoirs pour braver le qu'en dira-t-on et se constituer les défenseurs de l'ordre, de la moralité et du bon sens qui s'en va.

Une autre conclusion s'impose à nos ouvriers, après Lauzon et Saint-Grégoire. C'est celle-ci: Les unions internationales ne sont pas aussi fortes qu'elles le disent, et la protection qu'elles promettent aux ouvriers ne vaut pas grand chose.

Où sont donc allés les quarante millions de piastres qu'on devait dépenser pour gagner la grève de Montmorency? Et, que valent donc pour nous de Québec, les trois ou quatre millions de membres de la Fédération Américaine?

Les événements de Lauzon et de Saint-Gregoire ont mis à jour bien des mensonges et donné le coup de mort à des vantardises qui ont fait, jadis, le succès des organisations internationales. Exposer tout cela serait trop long et, d'ailleurs, il est toujours possible d'y revenir si besoin en est.

Nous en avons suffisamment dit, cependant, pour convaincre les ouvriers de bonne foi que, pour la protection de tous leurs intérêts, matériels, moraux et religieux, ils peuvent et doivent compter sur les unions catholiques et sur elles seules.

Dans un prochain article, nous exposerons ce que les patrons doivent conclure des événements de Lauzon et de Saint-Grégoire.

BRAVO LES BELGES!

Les fêtes organisées dimanche dernier par le Club Belge de Saint-Boniface pour commémorer la signature de la paix ont obtenu un franc et légitime succès. Elles commençaient à 9 heures du matin au Club Belge, où la fanfare de Saint-Boniface, précédée des drapeaux de toutes les sociétés belges, se rendit à l'église belge du Sacré-Coeur. Dans le cortège figuraient entr'autres A.-C. Van Hoorenbeeck, président du Comité des fêtes, T. Hoornaert, président du Club Belge, le consul Belge, M. A.-J.-H. Dubuc, le consul de France, M. J.-H. Bourgouin, le maire, M. H. Béliveau, et toute la colonie belge. M. l'abbé L. Primeau officiait. Le choeur, sous la direction de M. Oct. Rodts, exécuta la Messe Royale et un choeur flamand de circonstance. La fanfare de Saint-Boniface joua avec brio la Brabançonne et la Marseillaise.

Le prédicateur, le R. P. L. Regaert, dans un sermon d'une haute éloquence, retraça le martyre de la Belgique, sa participation dans la guerre mondiale et le triomphe de son peuple profondément chrétien.

A 2 heures de l'après-midi se forma un cortège bien organisé. Y figuraient: une dizaine de chars allégoriques d'artistique conception, deux groupes de cavaliers, une vingtaine d'automobiles décorées et les fanfares LaVérendrye et Saint-Boniface, qui nous régalaient de leurs airs les plus joyeux. Une foule sympathique le long du parcours du cortège applaudit de coeur gai la parade impressionnante.

L'assemblée patriotique, à 4 heures, au Club Belge, était présidée par T. Hoornaert et A.-C. Van Hoorenbeeck, entourés sur la scène par le consul, A.-J.-H. Dubuc, le maire Béliveau, J.-P. Dumas, M.P.P., le R. P. L. Regaert, l'hon. J. Bernier, R. Moerman et Oct. Rodts.

Les discours, patriotiques et de foi ardente, furent chaudement applaudis.

Un excellent programme de sport fut exécuté à 5 heures au coin des rues Archibald et Provencher. Des prix magnifiques furent distribués grâce à la générosité de quelques maisons de commerce de la place, parmi lesquelles nous citons spécialement la Banque d'Hochelaga, la Banque Royale du Canada, le Magasin Bleu, la Maison Blanche, Allaire et Bleau, Lang's Drug Store, le Dr Gervais et Alb. Van Daele. Merci à tous au nom de la colonie belge.

A 8 heures du soir au Club Belge, un concert organisé par le Club Dramatique Belgica, avec le bienveillant concours de la fanfare de Saint-Boniface, avait attiré une foule enthousiaste. Les différents numéros du programme furent bien goûtés et chaudement acclamés.

Bref, une journée en tous points réussie qui comptera dans les annales de la colonie belge de Saint-Boniface.

Un mot de remerciement à nos concitoyens de langue française et anglaise aussi bien qu'à tous autres pour leur bien sympathique participation à cette fête de fraternité internationale.

Un témoin.

VETERANTS FRANCAIS

A la suite d'un mouvement provoqué par un camarade de Winnipeg, les Français de la "Great War Veterans' Association", ayant combattu dans leur armée nationale, se sont réunis dans les bureaux de la "Great War Veterans' Association" le 16 et 23 août, pour étudier la possibilité et les avantages d'avoir un bureau groupant tous les Français ayant répondu à l'appel de la patrie.

Après demande auprès du secrétaire provincial de la "Great War Veterans' Association", autorisation fut obtenue de former dans l'association un bureau français.

Le dit bureau fut formé. M. de la Giclais fut élu président; M. J.-F. Collon, vice-président; M. G.-O. Called, secrétaire; MM. Loremi, Rétraut et Georges Trémit adjoints.

Le but de l'association est tout d'abord de revendiquer au même titre que les impériaux, leurs droits auprès du gouvernement canadien, et aussi auprès du gouvernement français sur des questions pouvant les intéresser.

Pour arriver à ce but il nous est avant tout nécessaire que le bureau possède les noms et adresses de tous les Français habitant l'Ouest qui ont combattu dans l'armée française, et autant que possible la durée de leur séjour au Canada avant la guerre.

De cette façon et avec l'aide de la "Great War Veterans' Assocociation" nous pourrons présenter des revendications avec chance de réussir.

Aux camarades de l'Ouest d'envoyer leur adresse à M. Called, secrétaire, aux soins de la "Great Wart Veterans' Association", London Building, Winnipeg, soit directement soit par la branche locale de la "Great War Veterans' Association".

COUVENT DE STE-AGATHE

Le couvent de Sainte-Agathe ouvre ses classes aujourd'hui, 2 septembre. Les succès remarquables qui ont couronné les élèves de l'an dernier méritent d'être mentionnés.

Des six élèves présentées aux examens du Bureau d'Education pour l'Entrée, trois sont passées avec grandes distinction. Ce sont: Mlles Hélène Comeau, Marg. Comeau et Gabrielle Gratton. Avec distinction: Jeanne Lemoine, Mary Neil, Aylmer Neil.

Au 9me grade figurent avec honneur: Mlles Hélène Laferrière, Eliz. Robert et Aline Thibault. Mlles Lucia Lemoine, Hélène Lemoine, Anna Toupin, Florence Lemoine, Hermine Toupin et Eva Guertin ont heureusement réussi.

Ces succès notoires disent assez l'excellent système d'enseignement du pensionnat de Ste-Agathe auquel le site admirable ajoute encore plus d'attrait. Ce coquet village, situé à 24 milles seulement de Winnipeg, offre des communications des plus faciles. Les conditions pour la pension et la musique sont très raisonnables.

Pour plus amples informations on pourait s'adresser soit par écrit, soit par téléphone, à la Rév. Soeur Supérieure.

"Sans Foch la guerre aurait été perdue"

M. Lloyd George, exprimant mercredi, à la Chambre des Communes, les remerciements de l'Assemblée au maréchal Foch, a dit:

"Son génie a été reconnu par ses amis et par ses ennemis comme le plus brillant, et sa renommée fut la plus considérable. La guerre aurait pu être gagnée sans la direction de Foch, mais pas en 1918. Ce que la victoire signifie pour le monde civilisé ne peut être calculé, et ce qu'il serait advenu si les pertes, les dévastations et l'anxiété avaient duré une ou deux années de plus ne pourrait être imaginé, mais le monde ne connut point ce risque, grâce au maréchal Foch. La gratitude de notre pays, comme celle de toutes les nations civilisées, doit aller à lui."

Le premier ministre a ajouté que c'était une grande faveur pour lui de pouvoir transmettre au maréchal Foch les remerciements des Communes. — La Croix.

Quelle ressemblance y a-t-il entre un barbier et un gendarme? — C'est que tous les deux font la police.

Quelle différence entre un musicien et un lièvre? — Le premier aime la musique, le second le plein champ.

En Province

MAKINAK

La "Standard Bank of Canada a ouvert une succursale ici pour transactions d'affaires générales de banque. M. Van Veisen est le gérant général.

* * *

L'évaluation de la municipalité [illegible] faite cette année par M. J.-E. D'Aoust, à la demande spéciale du conseil.

* * *

La taxe scolaire pour 1919 pour l'école de Makinak sera de 32 mills. Voilà le résultat de l'administration d'un bureau scolaire qui ne s'occupait guère de l'intérêt des contribuables dans le coût de la construction de l'école. A nous, contribuables, lors [illegible] commissaires d'école se présentera, d'y prendre un intérêt sérieux.

* * *

Les récoltes [illegible] sont presque terminées. Le rendement sera de 50 pour cent moindre que 1918. Le grain semble avoir séché sur pied.

* * *

Les transactions d'immeubles se font rapidement cette année. Mlle Kate Gunn a vendu sa maison de pension à M. James Lowther pour $5,000, et Mme A. Lahaie a aussi vendu sa maison de pension à M. Birk pour environ $5,000. La "Standard Bank of Canada" a ses bureaux dans cette bâtisse.

* * *

M. J.-E. D'Aoust a vendu à Mme A. Lahaie sa maison privée ici, avec 4 lots, pour $2,000.

* * *

Si nous voulons réussir en affaires, il faut que nous montrions l'habileté des autres nationalités. Nous sommes Canadiens de descendance française; et nous le demeurerons. Quoique nous soyions appelés à vivre dans un atmosphère anglais, nous pouvons conserver haut la main nos traditions françaises.

* * *

Nos familles anglaises apprendront le français, sauf quelques exception que le jaune semble aveugler.

* * *

Mlle Jeanne de Chantal D'Aoust est revenue de Saint-Timothée, P. Q., où elle réside avec ses grands parents, M. et Mme Auguste Langevin. Son frère, Gustave D'Aoust, de retour d'Angleterre sur l'Olympic, l'accompagnait. Pas chanceux, Gustave: le lendemain de son arrivée chez son père, il eût une sérieuse attaque de rhumatisme inflammatoire qui le cloua au lit pendant quinze jours. Il est maintenant mieux.

* * *

Le *Summer resort* au lac Dauphin appartenant à M. R. Pinvidic, obtient un réel succès, quoique ouvert un peu tard cette année. Ce dernier peut s'attendre non seulement de Sainte-Rose mais de Makinak, à ce que plusieurs familles canadiennes s'installeront chez lui en villégiature pour la saison d'été 1920. Bon succès, Raphaël!

Observateur.

SAINTE-ROSE DU LAC

La paroisse de Sainte-Rose du Lac marche sans cesse à de nouveaux progrès. Il ne nous manquait qu'un boulanger. Nous l'avons aujourd'hui dans la personne de M. Art. Dupont, soldat récemment arrivé d'Angleterre. Ce monsieur est en même temps pâtissier et confiseur, ce qui est encore mieux.

* * *

Arrivées de New-York, Mme Dupont, soeur de notre curé, M. l'abbé Beauregard, et sa jeune fille Laure. Toutes deux doivent demeurer dans notre village.

* * *

Est de passage ici: M. Hubert cousin de M. J. Allard. Ce dernier vient de la province de Québec dans le but de visiter les fermes. A tous nous souhaitons la bienvenue.

* * *

Mardi dernier, M. le curé Beauregard bénissait le mariage de M. Henri Archambault, de McCreary, à Mlle M.-Louise Lacouette, de cette paroisse. Nouveau progrès. Aux jeunes époux nous souhaitons bonheur et prospérité.

* * *

La semaine dernier, nous apprenions la mort de Mme Raymond Précourt, née Adèle Cayer, décédée en quelques heures à Asham Point. La défunte était âgée de 26 ans et laisse trois petits orphelins.

De Zélicourt.

Le capitaine I. F. Tanner donne un bon avis

Il dit à ceux qui veulent demeurer jeunes d'user des Pilules de Dodd pour le rein

Un néo-Ecossais qui a usé des Pilules de Dodd pour le mal de dos les recommande à tous ceux qui souffrent.

Cole Harbor, Guysboro, N.-E., 1er septembre. (Spécial.) — Le capitaine Leander F. Turner, bien connu ici, célèbre les louanges des Pilules de Dodd pour le rein. Il prétend qu'elles n'ont pas de rival pour soulager contre le mal de dos. Il sait à quoi s'en tenir, car il a souffert de ce mal. Il a fait l'essai des Pilules de Dodd pour le rein. Ce fut le remède dont il avait besoin. Les autres symptômes de la maladie du capitaine démontrent que son mal venait du rein. Voilà pourquoi les Pilules de Dodd pour le rein l'ont guéri. Elles sont tout simplement un remède du rein.

"Mon mal fut causé par de pénibles travaux et du froid", déclare le capitaine Turner. "Je souffrais du mal de dos et parfois de rhumatisme. J'avais souvent des maux de tête et quelquefois des crampes musculaires. J'étais étourdi et j'avais parfois des éblouissements. Le moindre effort me faisait beaucoup transpirer."

Le capitaine Turner, qui est âgé de 61 ans, est encore un jeune homme. Il conseille à ceux qui veulent demeurer jeunes de prendre des Pilules de Dodd pour le rein.

Les Pilules de Dodd pour le rein: 50 sous la boîte ou six boîtes pour $2.50. Chez tous les marchands ou The Dodd's Medicine Co., Ltd, Toronto, Ont.

HAYWOOD

Fête religieuse

Dimanche, le 21 août, la paroisse de Saint-Denis d'Haywood était témoin d'une touchante fête religieuse. En effet Monseigneur l'Archevêque de Saint-Boniface y bénissait la pierre angulaire de la nouvelle église en voie de construction. La cérémonie fut des plus imposantes. Les fidèles des paroisses environnantes, ainsi que ceux d'Haywood, vinrent prêter leur généreux concours. Durant la grand'messe, Monseigneur l'Archevêque prêcha sur l'évangile du jour. Commentant le récit du sourd-muet, il sut tirer des conclusions pratiques et inviter les fidèles à travailler avec persévérance à leur salut.

A trois heures de l'après-midi, l'appel de la cloche convoquait tous les fidèles présents à se rendre au lieu désigné. Sa Grandeur, revêtue de ses ornements pontificaux et assistée du R. P. Radaz, curé de Saint-Claude et de M. l'abbé Allaire, curé d'Haywood, précède le cortège. Le terrain de l'église était noir de monde. Au passage du premier pasteur, tous s'inclinent respectueusement pour recevoir sa bénédiction, puis tous se rendent près de la pierre. Les belles prières liturgiques prononcées par le célébrant sont écoutées avec attention et un religieux silence. Il invoque le secours d'En-Haut, afin que cette église soit assise sur un roc solide et que l'erreur ne prévale pas contre elle. L'Eglise, étant la gardienne de la vérité, doit être munie d'un pouvoir tout surnaturel. Cette pierre symbolise sa puissance contre l'erreur et sa force inébranlable que Notre-Seigneur lui a confiée: "Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise; et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle."

Après avoir béni l'endroit où doit s'élever l'autel des holocaustes, Sa Grandeur bénit et cimenta la pierre angulaire, en faisant monter vers le ciel de ferventes prières. La cérémonie terminée, Monseigneur l'Archevêque fit une de ces brillantes allocutions, remplie d'un patriotisme vibrant et éclairé. Il exprime d'abord son bonheur de présider à une si imposante cérémonie. Il est heureux de constater la propérité de la paroisse d'Haywood et il encourage ses paroissiens à persévérer dans ce beau mouvement. Il les félicite de leur esprit de foi et de véritable progrès. C'est l'oeuvre de Dieu et ceux qui y contribuent, seront sûrement bénis de Lui.

Puis Sa Grandeur fait une magnifique description de la paroisse canadienne-française. Elle est la cellule-mère de la vitalité française et de la conservation de toutes nos traditions. D'où l'importance de la bien développer et de s'unir fortement pour faire bloc à l'invasion étrangère. La vague franc-maçonne déferle sur nous le venin de ses doctrines: elle veut étouffer notre religion, pour ensuite étouffer notre race. Ralliions-nous donc, et ne reculons jamais. Reculer serait trahir le sang français qui coule dans nos veines; reculer, c'est le propre d'un lâche. Imitons la province de Québec, que l'on a tant décriée et qui cependant a conservé d'une manière si efficace sa survivance française et ses droits. Sa Grandeur termine en donnant des conseils pratiques.

La cérémonie du marteau, qui est plutôt une coutume, eut alors lieu. Un grand nombre répondirent à l'invitation et déposèrent leur offrande, après avoir frappé un coup de marteau sur la pierre. Le tout se termina par la bénédiction du Saint-Sacrement, qui fut donnée par Monseigneur. Puis tous retournèrent au foyer, contents d'avoir contribué à une oeuvre aussi importante et emportant [illegible] cette délicieuse fête.

Assistaient à la cérémonie, le R. P. Antoine, curé de Notre-Dame de Lourdes, le R. P. Radaz, curé de Saint-Claude, M. l'abbé Allaire, curé d'Haywood, et Messieurs les abbés Bellavance, Picton et Poitras, ecclésiastiques.

"La construction d'un nouveau Temple du Seigneur à Haywood, comme le disait Monseigneur l'Archevêque, est un grand acte de foi, une recommandation pour le bon nom de la paroisse et un attrait pour y attirer de nouveaux colons."

La paroisse a considérablement augmenté depuis trois ans. De nombreux colons ont fait acquisition de plusieurs terres dans l'intention d'y établir leurs enfants. Tous sont satisfaits et réussissent bien, parce qu'ils sont des "fervents" du travail et parce qu'ils mettent en pratique la culture mixte: c'est ce qui fera leur succès. Il suffit de jeter un coup d'oeil sur les paroisses où ce système est suivi pour se rendre compte de leur prospérité. Le sol d'Haywod est des plus avantageux pour la culture mixte. Une terre quelque peu sablonneuse fournit à profusion de la bonne eau: ce qui est un élément important pour le fermier qui élève du bétail. Le foin y pousse en abondance; l'élevage des moutons est très répandu et rapporte aux fermiers des profits surprenants; les terres se vendent à des conditions faciles; plusieurs sont actuellement en vente.

L'invitation est donc faite à ceux qui veulent s'établir sur une terre, de venir rendre visite à la place. Ils retourneront satisfaits, avel l'espoir de revenir sous peu avec leur famille.

La compagnie Interior vient de bâtir un élévateur prêt à recevoir le grain.

Une école catholique reçoit annuellement une cinquantaine d'élèves.

C'est donc dire qu'Haywood a fait un pas notable vers le progrès, et espérons que ce mouvement favorable se continuera.

Un cordial merci est offert à tous ceux qui ont bien voulu contribuer au succès et à la bonne fin de cete fête.

Amicus.

LAURIER

Nous avons en ce moment le plaisir d'avoir parmi nous deux des Révérendes Soeurs de la Charité de Winnipeg. Elles sont au presbytère et visitent les familles de notre paroisse.

* * *

M. l'abbé Kessler, curé de Sainte-Amélie, était l'hôte de M. le curé Barton, la semaine dernière. Quelques jours plus tard, nous avions le bonheur de revoir notre ancien curé, M. l'abbé E. Halde, maintenant curé à LaSalle. Nous espérons qu'il reviendra souvent nous visiter.

* * *

M. J.-C. D'Auteuil, en voyage d'affaires, s'arrêta un peu à Laurier, malgré ses nombreuses occupations. Il sut nous procurer beaucoup d'agrément par ses déclamations qui nous laissent dans l'admiration d'un si grand talent.

* * *

Les travaux de notre église avancent rapidement. Il nous sera agréable d'assister maintenant aux offices en plus grand nombre et sans se trop serrer.

* * *

Les machines à battre sont en grand mouvement. Ceci veut dire que tous sont bien occupés.

* * *

La "Standard Bank of Canada" vient d'ouvrir une succursale ici. Il est malheureux que les nôtres ne se soient pas hâtés un peu plus, depuis un an près que nous les demandons.

* * *

M. Grob, opticien, sera à Laurier le 5 septembre, vendredi, pour s'occuper de sa profession. Il examine les yeux et vend des verres de tous prix. Avis à ceux qui désirent s'en procurer. M. Grob sera ici par le train du matin.

* * *

Nos diplomates n'ont pas beaucoup de façon. Ils sentent le moment approcher où ils devront retourner au Collège et au Couvent. Remontez votre courage, mes enfants, et cela pour un an! Il y en a tant qui envient votre sort. Sachez le reconnaître et ne soyez plus soucieux.

* * *

Notre école du district Laurier est réouverte. M. Pitre, principal, et Mlle Crossland, en ont pris la direction.

* * *

Mlle G.-B. Trottier a pris charge de l'école de Verdun. Le district de Champlain n'a pas encore de maitresse. Les classes s'ouvriront un peu plus tard.

SAINT-MALO

Comme l'an dernier, des centaines de pèlerins sont venus de tous les coins du diocèse de Saint-Boniface, à la grotte de Notre-Dame de Lourdes, à St-Malo, faire leur pèlerinage. Temps idéal, fête splendide dans le cadre boisé et ravissant qui environne et la grotte et la gracieuse chapelle. "Que c'est beau, s'écriait un témoin; on se croirait au ciel!" Combien d'autres ont senti dans leur coeur de pareils sentiments. Ils sont vraiment heureux ceux qui aiment et goûtent le spectacle de nos fêtes chrétiennes.

La solennité de la grand'messe, les chants liturgiques, les cantiques unis au souffle des vents, du bruissement des feuilles, du murmure des eaux: toutes ces voix ne semblent former qu'un seul concert pour adorer le Créateur et vénérer sa divine Mère.

L'éloquent prédicateur avait un cadre superbe pour émouvoir et toucher les coeurs; aussi sa voix forte, sympathique, chaude, animée, a fait couler plus d'une larme de joie et de bonheur au récit merveilleux des événements surnaturels de Lourdes; témoignage indéfectible et indubitable de la protection de la Vierge Immaculée pour les chrétiens et l'Eglise de Jésus-Christ. Suave et consolante pensée pour les dévôts de Marie.

Réjouissant et inoubliable souvenir que cette fête trop tôt passée!

Les chants de la messe, des vêpres et du salut furent admirablement exécutés par les chantres et jeunes filles de la paroisse.

Les offices furent présidés à la grand'messe, vêpres et salut par M. l'abbé L. de G. Bélanger, curé de Transcona.

Assistaient: le R. P. LeGuyastrenec, prédicateur, qui a véritablement captivé son auditoire; MM. les abbés Joly, curé de Saint-Pierre; Heynen, curé de Bruxelles; St-Amant, curé de St-Jean-Baptiste; Desrosiers, curé de Saint-Antoine; Mirault, curé de Ste-Elizabeth; Primeau, assistant procureur de l'archevêché; Brodeur, vicaire à la cathédrale; Messier, professeur au Petit-Séminaire; Chamberland, vicaire de St-Pierre; les ecclésiastiques Forest, de Saint-Malo; Desharnais, de Saint-Pierre; Brunet, de St-Jean-Baptiste; etc. Plusieurs frères de St-Jean-Baptiste et de l'Institut Saint-Joseph d'Otterburne; le Frère Lapointe qui apporta le précieux concours de sa voix au choeur de chant.

Que Notre-Dame de Lourdes se souvienne des pèlerins qui l'ont visitée.

Un témoin.

TROP PAUVRE?

Il faut s'entendre et savoir ce dont il s'agit. Un jeune enfant pieux, bien doué au point de vue physique et intellectuel, envie le bonheur de ceux qui ces jours-ci quitteront leur famille pour aller entreprendre ou poursuivre leur cours d'étude au Petit Séminaire. Plus d'une fois l'idée de devenir prêtre un jour lui est venue à l'esprit. Il aime à s'y arrêter. Mais bientôt, comme se reprenant soi-même, il ne tarde pas à écarter cette pensée et à se traiter de rêveur: "Moi, faire un cours d'étude! Moi devenir prêtre! Ça n'est pas pour moi, je suis trop pauvre."

Neuf fois au moins sur dix ce cher enfant se trompe. S'il savait combien il y a d'âmes généreuses qui sont anxieuses de contribuer à l'éducation d'un futur prêtre, il commencerait par prier pour pouvoir trouver un bienfaiteur. Puis il ferait part de son désir à son confesseur, à son curé et à ses parents. Il demanderait à ces derniers de faire leur prêt généreusement, et discrètement il pourait tendre la main à droite et à gauche. Le succès ne manquerait pas de couronner pareilles démarches.

Quand on est assez riche pour désirer devenir prêtre, on n'est jamais assez pauvre pour ne pouvoir pas réaliser son noble dessein.

Je le sais.

COTE DU GRAIN

Cote fournie par le Comptoir Agricole
LUNDI, LE 1 SEPTEMBRE

BLE	
No 1 Nord déchargé	$2.15
No 2 Nord déchargé	2.12
No 3 Nord déchargé	2.08
No 4 Spécial	2.02
No 5 Spécial	1.91
No 6 Spécial	1.81
Track	2.15
Rejeté No 1	2.04
Rejeté No 2	2.01
Rejeté No 3	1.96
"Smutty" No 1	2.06
"Smutty" No 2	2.03
"Smutty" No 3	1.99
"Screenings". La tonne	11.00
AVOINE	
2 C. W. déchargé	$ .89⅝
No 3 C. W.	.88⅛
Fourrage, Extra No 1	.88⅛
Fourrage 1	.87⅛
Fourrage 2	.84⅛
ORGE	
No 3 C. W.	$1.34½
No 4 C. W.	1.30
Rejeté	1.23½
Fourrage	1.23½
LIN	
No 1 C. W., déchargé	$5.30
No 2 C. W.	5.05
SEIGLE	
C. W.	$1.40½

"Déchargé" veut dire déchargé à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

BETAIL

LUNDI, LE 1 SEPTEMBRE

"Steers."—	
Excellent	$10.50 à $12.00
Bons	$9.00 à $10.00
Moyens	$7.00 à $8.50
"Feeders" et "Stockers".—	
De choix, Lourds	$9.50 à $10.50
De choix, Légers	$6.00 à $7.50
Bons	$6.00 à $7.50
"Bulls".—	
Excellents	$6.75 à $7.50
Bons	$6.00 à $6.50
Ordinaires	$5.00 à $5.50
"Oren."—	
De choix	$8.25 à $9.00
Bons	$7.25 à $7.75
Moyen	$6.00 à $7.00
Taures.—	
Excellentes	$8.00 à $10.00
De choix	$6.75 à $8.00
Veaux.—	
Légers. De choix	$10.00 à $12.50
Lourds. De choix	$9.50
Cochons.—	
Choix	$19.00
Lourds	$16.00 à $17.00
Truies	$13.50 à $15.50
Légers	$17.00 à $19.00
"Sags"	$9.00 à $12.50
Moutons.—	
Agneaux	$9.00 à $12.50
Moutons	$7.50 à $9.00
Vaches.—	
De choix	$8.25 à $9.50
Bonnes	$6.50 à $7.50
Moyennes	$5.50 à $6.50
"Canners"	$4.25 à $6.00

PRODUITS

Prix du gros

Oeufs.—	
Du "jobber" au détailleur—	
Cartons	$ .55
Libres	$ .48
Beurre.—	
Crêmerie. Au détailleur.	$ .57
De ferme. Aux cultivateurs	$ .42
Légumes nouveaux.—	
Patates. Lot de 10 minots	$1.20
Navets, la livre	$ .03
Carottes, la livre	$ .00
Betteraves, la livre	$ .04
Oignons de Washington, la liv.	$ .06
Choux, la livre	$ .03
Petits pois verts, la livre	$ .05
Rhubarbe, la livre	$ .02½
Céleri. Colombie-Anglaise	$ .10
Céleri. Manitoba. La douz.	$ .90
Tomates d'Ontario. Le panier	$1.50
Piments. Le panier	$2.50
Choux-fleur. La douzaine	$2.26

Farine.—

Conformément à l'arrêté gouvernemental—Comptant aux marchands de la ville.

Five Roses. Sac de 98 livres	$5.35
Five Roses, 2 sacs de 49 livres	5.45
Five Roses, 4 sacs de 24 liv.	5.55
Purity. Sac de 98 livres	5.35
Purity, 2 sacs de 49 livres	5.45
Purity, 4 sacs de 24 livres	5.55
Royal Household. Sac de 98 liv.	5.35
Royal Household, 2 sacs de 49	5.45
Royal Household, 4 sacs de 24	5.55
Maple Leaf. Sac de 98 livres	5.35
Maple Leaf, 2 sacs de 49 livres	5.45
Maple Leaf, 4 sacs de 24 livres	$5.55
Gruau	$4.20 - $4.50

Alimentation—

	Son	Gru
Winnipeg	$40.00	$50.00

(Domestique, f.o.b. Winnipeg.)

"Midland" No 1	$19.00
"Midland" No 2	$17.00
"Red Top" No 1	$24.00
"Red Top" No 2	$22.00
No 1 "Upland"	$22.00
No 2 "Upland"	$20.00
No 1 "Timothy"	$28.00
No 2 "Timothy"	$26.00

LES MOUTONS EN AUTOMNE

Les soins qu'il importe alors de leur donner pour la prochaine saison

C'est en automne que se fait la lutte, et comme l'état dans lequel se trouvent les brebis et le bélier à cette époque a un effet très marqué sur le nombre des agneaux et sur la vigueur de ces agneaux, c'est le moment qui détermine le succès ou l'insuccès de l'année suivante. Si le troupeau est maigre et en mauvais état, les agneaux seront peu nombreux et faibles; il en sera de même si les brebis sont trop grasses et paresseuses.

Sevrage. — Sevrez les agneaux deux mois environ avant que les brebis soient remises au mâle. Donnez aux agneaux des pâturages séparés. Il sera nécessaire de traire à la main deux ou trois fois les brebis fortes laitières pour conserver leurs pis en bon état. Ne laissez jamais les agneaux revenir têter leur mère une fois qu'ils en ont été séparés, car le lait qu'ils ne tirent pas régulièrement leur fait du mal.

Mise en condition. — On appelle ainsi le système qui consiste à donner aux brebis une rations supplémentaire avant l'accouplement. Si elles gagnent en poids à ce moment et qu'elles soient très vigoureuses, elles auront plus de chance d'être fécondées à la première lutte et de produire des agneaux plus nombreux et plus vigoureux. Sur les fermes de l'Ouest, les agneaux trouvent généralement à cette époque une abondance de nourriture sur le chaume. Si à cause du manque de culture, du retard dans le battage ou d'autres causes, il est impossible de laisser les brebis courir sur le chaume, alors il faudra leur fournir un pacage supplémentaire. Dans tous les cas, un pacage succulent de navette ou un regain de trèfle feront beaucoup de bien; car un aliment succulent et tendre de ce genre met les brebis en condition beaucoup plus vite que le fourrage sec qu'elles trouvent sur le chaume. Il n'est généralement pas nécessaire de donner du grain, mais si le pacage fait défaut, il vaut mieux en donner que de laisser les brebis maigrir.

Le bélier. — Tenez le bélier séparé des brebis à partir du 1er septembre jusqu'au moment de la lutte. Nourrissez-le bien pendant ce temps, afin qu'il soit en bon état au moment de la lutte. Ne le surchargez pas de gras au point de le rendre paresseux. Tenez-le en bon état prospère et modérément gras. Il est bon de donner un peu de grain à cette époque en plus du pacage. Un mélange de son et d'avoine convient très bien.

Le meilleur moyen de féconder un troupeau de brebis est de tenir le bélier séparé et de ne le laisser avec le troupeau qu'une heure par jour environ. Surveillez-le pendant ce temps, ne le laissez lutter chaque brebis qu'une seule fois et tenez note de chaque accouplement. Cependant dans l'Ouest, avec le manque actuel de main-d'oeuvre, ce sont là des précautions bien difficiles à prendre, et on sera obligé de laisser le bélier avec le troupeau. On peut mettre un bélier adulte pour trente à trente-cinq brebis et un agneau bien développé pour vingt à vingt-cinq.

C'est un bon système que de peindre le poitrail du bélier avec une matière qui marquera la brebis à chaque lutte. Si l'on change la couleur toutes les trois semaines, on peut facilement voir combien de brebis reviennent au mâle.

La date à laquelle les brebis doivent être luttées dépend des conditions dans lesquelles elles doivent agneler au printemps. Une brebis met bas cinq mois moins cinq jours à partir de la date de la lutte. Si l'on met le bélier avec le troupeau vers le 1er novembre, on aura ainsi des agneaux vers les derniers jours de mars et le commencement d'avril.

C'est une époque satisfaisante sur la ferme ordinaire, où l'on peut abriter les agneaux en cas de mauvais temps. Dans les circonstances ordinaires, il suffit de les abriter sous un hangar à cette époque. Lorsque les moutons doivent agneler en plein air, ils ne sont prêts à la lutte que vers le 1er décembre.

Le lavage d'automne. — Sans être aussi essentiel que le lavage de printemps, le lavage d'automne fait beaucoup de bien. Il est possible que les tiques soient alors peu nombreux, mais ils le deviendront si on les laisse se multiplier et ils causeront beaucoup de souffrance aux moutons avant l'époque du lavage du printemps. Servez-vous d'un lavage préparé, bien connu, et plongez les moutons entièrement dans la solution.

W. C. McKillican,
Régisseur, ferme expérimentale de Brandon, Man.

LES SOINS A DONNER AUX POULAINS

L'élevage des chevaux est en train de devenir vraiment rémunérateur; la demande formidable des pays d'Europe a déjà provoqué une hausse de 30 p. c. depuis le printemps, et il est probable que dans deux ou trois ans, les bons chevaux de trait se vendront $100 l'unité et même plus.

Il est aujourd'hui bien reconnu que pour élever de bons chevaux, il faut utiliser des reproducteurs de valeur. Mais une chose qui est encore trop négligée, c'est le soin à donner aux jeunes poulains.

Il est admis par tous les éleveurs de renom que plus un animal est jeune, plus il profite des aliments qu'on lui sert. En d'autres termes, il est beaucoup plus facile et plus économique de faire un bon cheval en lui donnant des soins appropriés dans son jeune âge que d'attendre de le traiter convenablement seulement lorsqu'il sera en mesure de travailler, c'est-à-dire à l'âge de 2½ ou 3 ans.

Trop de poulains sont sevrés prématurément et laissés sur un pauvre pâturage en attendant l'hivernement.

L'avenir du jeune cheval dépend en grande partie des soins qu'il reçoit durant sa première année.

Maintenant que les pâturages sont rasés et que l'herbe a perdu beaucoup de sa succulence, il est à propos de donner à la jument et au poulain un supplément de nourriture sous forme de grain et de moulées. Car le lait de la mère ne suffit plus et il convient que le poulain continue sa croissance et se développe normalement.

Il est de première importance que le poulain soit en bon état lors de sa mise en hivernement, car le premier hiver est toujours une période assez critique pour le poulain mal préparé. Il faut le préparer graduellement et commencer même avant le sevrage.

Malgré qu'on ne doit pas faire le sevrage avant l'âge de 5 mois, on commencera vers l'âge de deux mois à le préparer, non pas en séparant le poulain de sa mère, mais en lui donnant un peu de grain s'il en a à sa disposition. Si l'on sert à la jument une portion dans une boîte assez rapprochée de terre pour que le jeune animal puisse l'atteindre, il développera vite le goût pour cette nourriture.

Ainsi, malgré le peu d'herbe que fourniront les pâturages, le poulain continuera à se développer normalement. Le poulain nourri de cette manière est facilement sevré, il fera peu de cas de la séparation de sa mère, étant déjà habitué à manger; il n'y aura aucun arrêt dans sa croissance. Avant d'être sevré, le poulain doit être habitué à boire de l'eau fraîche.

Chez l'espèce chevaline, les muscles bien développés et un squelette de bonne qualité sont de première importance. Donc, il faut choisir les fourrages propres à les produire. Parmi les concentrés nous avons le son de blé qui est riche en matière azotée, élément nécessaire au développement des muscles, et en acide phosphorique, élément indispensable à la formation d'une charpente osseuse solide.

Toutes les légumineuses, telles que: trèfle, luzerne, lentille, sont riches en chaux, le principal composé des os. Qu'on ne néglige pas de conserver une bonne quantité de ces aliments pour hiverner les poulains.

J.-J. Gautreau, B.S.A.,
Instructeur en élevage.

Autour de la Ferme



Si nous voulons durer et survivre au Canada, si nous voulons devenir un facteur économique de plus en plus important, il importe que tous fassent leur la parole de Mgr Labelle, le grand colonisateur: "Emparons-nous du sol".



CONSERVATION DES LEGUMES.

Pour bien conserver les pommes de terre, il faut une cave sèche, ou modérément sèche, bien ventilée, et où la température se maintient de 32 à 40 degrés F. Si l'on fait provision de pommes de terre et d'autres légumes pour l'hiver, on fera bien de séparer par une cloison une partie de la cave et de la calorifuger (construction isolante), si elle est chaude. Pour tenir la peau des pommes de terre sèche et empêcher la pourriture, arrangez-vous pour que l'air puisse circuler sous le tas de pommes de terre et à travers. Des caisses en lattes ou à claire-voie soulevées à quelques pouces du plancher fourniront ces conditions. Triez les pommes de terre une ou deux fois ou même plus souvent pendant l'hiver, pour enlever tous les tubercules pourris.

Les betteraves, carottes, panais, salsifis et navets exigent des conditions à peu près semblables, mais ils deviennent mous dans une atmosphère très sèche. Si l'air est sec, ils se conserveront mieux dans du sable sec et propre. Cependant la cave peut être si sèche qu'ils s'amolliront, même dans du sable sec; s'il en est ainsi, on pourra humecter le sable de temps à autre, à condition que la cave soit fraîche. Si elle est chaude et si le sable est humide, les légumes se mettront à pousser. Un bon moyen de tenir les légumes fermes est de les recouvrir de sacs que l'on tient humides et qui peuvent dispenser de l'emploi du sable.

Les choux se fanent rapidement dans une cave chaude et sèche. Tenez-les donc dehors aussi longtemps que possible en les protégeant avec des feuilles, de la paille ou de la terre. Lorsqu'ils sont rentrés en cave, tenez-les aussi frais que possible sans geler. Lorsque l'air est très sec, vous pourrez les empêcher de se dessécher en enveloppant chaque pomme séparément dans des journaux.

Le céleri se conserve mieux dans une cave modérément sèche, fraîche et bien ventilée. Pourvoyez à la circulation de l'air en tenant les tiges séparément les unes des autres au moyen d'une latte ou d'un autre morceau de bois. Tenez le sol humide, mais les tiges sèches. Faites l'arrosage avec soin, de façon à ne pas mouiller le feuillage, ce qui ferait venir des maladies.

Les oignons ne sont pas toujours tout à fait mûrs quand on les rentre, et dans cet état ils se conservent très difficilement. Il faut les tenir très secs si on veut les conserver longtemps. Même lorsqu'ils sont bien mûrs, il faut les étaler en une couche aussi mince que possible et les tenir dans un endroit sec où il n'y a pas de gelée, un grenier, par exemple. Si la quantité est considérable, mettez-les dans des caisses à claire-voie, où la circulation de l'air est bonne.

Les citrouilles et les potirons moisissent et pourrissent bien vite si on les tient dans un endroit très frais. Conservez-les dans un endroit où la température ne descend pas au-dessous de 60° F. Une chambre vaut mieux qu'une cave.

Le forçage de la rhubarbe en hiver. — *Il est très facile de forcer de la rhubarbe en hiver. Les collets d'où les tiges doivent sortir ont emmagasiné la nourriture nécessaire pendant la saison précédente. Il est donc inutile de les planter dans la terre pour les forcer. Cependant, la terre est peut-être le milieu le plus convenable, car pour obtenir les meilleurs résultats il faut que les racines soient tenues humides.*

On arrache les plantes juste avant l'hiver, avant de les mettre dans la cave; on les laisse à la surface du sol jusqu'à ce qu'elles aient gelé dur. Il est bon de les laisser exposées à la gelée de dix jours à deux semaines. Elles poussent ensuite plus vite. On met alors les plantes serrées l'une contre l'autre dans la cave, soit dans la terre, dans des caisses, soit sur le plancher de la cave. Elles peuvent rester dans l'obscurité totale, et cependant la rhubarbe aura une couleur rouge très attrayante, et non pas une couleur claire comme on pourrait croire.

La meilleure température pour le forçage de la rhubarbe est de 50 à 60 degrés F., mais on peut la forcer même à des températures plus basses.

La rhubarbe est prête à être employée au commencement de janvier ou vers la fin, suivant la température de la cave. Elle continuera à produire des tiges fraîches, jusqu'à ce que les racines soient épuisées, c'est-à-dire pendant au moins deux mois ou plus. Quelques collets de bonne taille coupés au jardin fourniront assez de tiges pour les besoins de la maison.

W. T. MACOUN,
Horticulteur du Dominion.

ENGRAISSEMENT EN EPINETTE.

Qu'est-ce que c'est? C'est la méthode qui consiste à tenir les volailles dans de petites cages pendant la dernière période d'engraissement avant de les tuer pour le marché.

Quels sont les avantages? Les oiseaux restent tranquilles, sous contrôle, et ne gaspillent pas de chair. Ils ne se durcissent pas les muscles par des mouvements inutiles. La viande faite pendant le procédé de finissage est celle qui coûte le meilleur marché de tout le poids de la volaille. Elle augmente la valeur de l'oiseau entier de 10 à 25 pour cent.

Comment fait-on l'épinette? On peut faire une épinette provisoire avec n'importe quelle caisse d'emballage, il vaut mieux faire une bonne épinette qui durera. Les épinettes d'emploi général mesurent six pieds de long et seize pouces de large par vingt pouces de haut, et sont divisées en trois compartiments. Elles sont faites de lattes clouées sur un cadre léger.

Quelle sorte de volaille? On améliore la chair de tous les oiseaux par ce procédé. Ce sont les cochets du type à toutes fins et des races lourdes qui donnent les meilleurs résultats.

Quelle est la meilleure nourriture? Les grains finement moulus, mélangés avec du lait donnent les meilleures rations. L'avoine, l'orge, le blé d'Inde et le sarrasin sont tous bons. Deux ou trois grains mélangés ensemble valent mieux qu'un seul. Les criblures de liseron noir font également un aliment bon marché et satisfaisant. Le lait, de préférence le lait sur ou le lait de beurre, est très bon en mélange à la nourriture.

Autres points utiles. Ne nourrissez pas les oiseaux pendant vingt-quatre heures avant de les mettre en cage, et ne leur donnez ensuite que très peu à manger pendant plusieurs jours. Laissez-les avoir faim pendant deux ou trois jours, puis augmentez graduellement jusqu'à ration complète. Donnez alors deux repas par jour, juste assez à chaque repas pour qu'ils ne laissent rien. Nettoyez après chaque repas tout ce qui reste dans l'auge. Saupoudrez les oiseaux avec de la poudre à poux avant de commencer et encore une fois avant de les tuer. Tuez en saignant par la bouche, en perçant la cervelle. Plumez, séchez et refroidissez avant d'emballer. Ecrivez à la ferme expérimentale pour demander le bulletin No 88, pour renseignements plus détaillés.

F. C. ELFORD,
Aviculteur du Dominion.

Quelle différence entre une pendule et une personne aimable? — Une pendule marque les heures, une personne aimable les fait oublier.

LES PATURAGES D'AUTOMNE

Ce qu'ils doivent être pour les agneaux et les porcelets.

L'époque du sevrage est une des périodes les plus critiques dans le développement des agneaux. Les agneaux qui sont bien nourris se forment plus tôt et atteignent un plus grand développement. Un bon système est d'avoir un petit enclos d'un ou deux acres, de préférence près des bâtiments de la ferme pour les agneaux. On peut semer sur ce champ une herbe cultivée comme le brome ou le ray-grass et se servir du regain comme pâturage. Dans ce cas, il est nécessaire de faucher le foin de bonne heure pour que le regain puisse donner un bon pacage. Si les agneaux ont en outre un peu d'avoine mûre non récoltée, qu'ils peuvent manger sur place, ils profiteront bien.

Une parcelle de navette est aussi très utile, car elle fournit une grosse quantité de fourrage succulent. On peut faire pâturer cette navette sur place ou la couper tous les jours. Les deux méthodes ont été essayées à la station de Scott la saison dernière. Une parcelle de navette Essex a donné, dans la saison sèche 1917, en une seule coupe, 7 tonnes 1,840 liv. à l'acre de fourrage vert.

Porcs. — Pour les porcs d'automne, les porcs à demi-développés et les truies portières, un pacage d'automne est nécessaire pour réduire les frais d'alimentation. La navette donne une abondance de fourrage pendant les premiers mois d'automne. Sur les sols légers, le brome vient en aide vers la fin de la saison et le seigle semé tôt en automne fournit un pâturage à la fin de l'automne. Les trois plantes peuvent être cultivées dans un même petit champ. Une petite parcelle d'avoine et de pois mûrs préparera vite les jeunes porcs à l'arrivée des temps froids. L'avoine choisie pour cet emploi doit être une variété à paille courte et on devra employer beaucoup de grain pour obtenir une levée épaisse. L'époque des semailles du grain dépendra du moment où l'on a besoin de pâturage; on sème généralement vers la fin de mai ou au commencement de juin.

M. J. Tinline,
Régisseur intérimaire de la station exp. de Scott, Sask.

Occupations de l'ex-Kaiser en Hollande

Amerongen, 27. — L'ancien empereur Guillaume d'Allemagne a délégué un de ses secrétaires, le major Bruno Krauff, à Berlin, pour voir à ses finances et aussi pour conférer avec le gouvernement allemand au sujet d'un déménagement de meubles de son château allemand dont il désirerait orner sa nouvelle résidence, la maison de Doorn.

Il y a eu peu de visiteurs récemment au chateau de Bentinck pour l'empereur, mais il y a une procession continuelle d'officiers allemands et d'autres personnes à Wierengen, où demeure Frederick Guillaume, l'ancien prince héritier. On mande que Frederick Guillaume et son père se tiennent continuellement au courant des événements par des conversations téléphoniques quasi-quotidiennes.

Les Arméniens seront-ils abandonnés?

Paris, 27. — Les troupes britanniques partent de la région du Caucase depuis le 15 août et auront complètement abandonné les districts où ils assistaient les Arméniens, avant le 15 septembre, d'après Davis Arnold, de Providence, R. I., administrateur pour le comité de secours américain dans l'est, qui a fait cette déclaration lors de son retour de Paris à Londres. Pendant son séjour dans la capitale britannique, il a interviewé le vicomte Pool, sous-secrétaire de la Guerre qui lui a dit que la Grande-Bretagne trouvait impossible de maintenir ses troupes en Arménie à moins que les Etats-Unis ne promissent d'envoyer des forces pour les relever avant deux ou trois mois.

Violente reprise des troubles des Balkans

Londres, 28. — La bataille a commencé partout au Monténégro et tout le pays est en état de révolution. Telle est la nouvelle donnée par les dépêches qui viennent d'être reçues ici.

La situation est extrêmement sérieuse et les Serbes emploient des mesures très énergiques pour tenter de supprimer la révolte des Monténégrins.

"Nous voulons voir se renouveler avec plus de violence que jamais les troubles des Balkans", a déclaré un personnage bien renseigné à un représentant de la Presse Associée.

Les Monténégrins ont coupé le chemin de fer entre Virpazar et Antivari sur la côte.

Les Serbes ont reçu des renforts mais les dépêches annoncent qu'ils ne remportent pas de succès dans leur tentative d'écraser la révolution. On dit que le patriotisme des Monténégrins est chauffé à blanc et que leur animosité envers les Serbes ne fait que s'accroître.

Comment tirer trente sous d'une pièce d'un franc? — En la faisant fondre, car alors on aura un franc dissous.

PLUS DE NAVIRES DE GUERRE

L'Angleterre cesse de construire des navires de guerre et consacrera ses énergies à la construction de navires de commerce.

Londres, 27. — Tous les chantiers maritimes privés du pays sont affectés par la décision du gouvernement de cesser le travail sur les navires de guerre à l'exception de ceux qui sont à la veille d'être terminés. Les chantiers maritimes de Chatham, de Devonport et de Portsmouth ne seront pas fermés cependant, attendu qu'ils sont actuellement employés à réparer 2,700 navires qui doivent être remis à des propriétaires de qui le gouvernement les avait réquisitionnés pendant la guerre. Parmi les navires de guerre en construction dans les chantiers privés se trouvent des croiseurs, des destroyers et des sous-marins, et l'ouvrage sur quelques-uns d'entre eux sera peut-être continué, d'après le Mail, si on évalue qu'il sera plus profitable de continuer leur construction que de les détruire.

Les constructeurs de navires doivent être rémunérés dans le cas de bris de contrat. Le Mail déclare qu'un officier de marine lui aurait dit que la raison principale pour laquelle la construction des navires de guerre était abandonnée est que cet abandon va rendre vacants les chantiers maritimes qui pourront être employés pour la construction de navires de commerce. Il y a une grosse demande pour de nouveaux navires de commerce et le travail de cette construction emploiera probablement tous les ouvriers libérés par le chômage dans les chantiers de guerre. D'après le Glasgow Daily Record, le travail abandonné sur les navires de guerre est évalué à 25,000,000 de livres sterling.

Tué en remettant en place une courroie

Somerset, 27. — Wm. Jones, père, un fermier vivant à trois milles au sud-ouest de Swan Lake, a été tué en tentant de remettre en place la courroie de transmission de sa batteuse. Il essaya de parfaire l'opération sans interrompre le mouvement de la machine. Il eut un bras arraché et reçut des fractures au crâne. Le docteur Rocan fut immédiatement mandé sur les lieux, mais il ne put rien faire pour la malheureuse victime qui expira quelques minutes après l'accident.

2,000,000 de livres de tabac brulées

Paris, 27. — Un incendie a détruit aujourd'hui 2,200,000 livres de tabac qui se trouvaient en entrepôt dans une usine à Pantin, près de Paris.

Il est très difficile d'obtenir du tabac. Ce matin les habitants de Paris faisaient la queue pour la distribution hebdomadaire du tabac. Il n'y en eut pas pour tous. Immédiatement on forma les rangs et l'on alla manifester sur les boulevards. Les vitrines de deux dépôts de tabac furent brisées.

La grève paralyse les chemins de fer

San Francisco, 27. — En dépit des efforts combinés des fonctionnaires du gouvernement et des officiers de la Fraternité des Employés de Chemins de Fer, la grève a paralysé tous les transports dans le sud et le centre de la Californie. Les cheminots font la grève individuellement, sans donner une raison de leur conduite et en opposition avec les ordres des directeurs de leurs unions.

C'est la plus désastreuse grève qu'ait connue la Californie.

90 jours de délai, puis la grève

Washington, 28. — La paix industrielle des Etats-Unis dépend de l'habilité du gouvernement à réduire sensiblement le coût de la vie d'ici 90 jours.

C'est la limite qu'ont fixée les représentants des employés de chemins de fer. D'ici là ils acceptent l'offre du président Wilson.

Si le coût de la vie ne baisse pas, les 500,000 employés dont les chefs ont pris cette décision se réservent le droit de déclarer la grève. Ils seraient probablement suivis par 2,500,000 autres employés de chemins de fer.

Le général Botha meurt subitement

Pretoria, Afrique du Sud, 28. — Le général Louis Botha, chef du cabinet et ministre de l'agriculture, est mort subitement à la suite d'une attaque d'influenza.

Les Mennonites iraient en Argentine

Swift Current, Sask., 28. — Parce qu'ils ne peuvent pas se soumettre aux règlements scolaires de la Saskatchewan et du Manitoba, les colonies mennonites de ces deux provinces ont l'intention d'aller s'établir en Argentine. Leurs chefs croient que là ils jouiraient de la liberté religieuse qu'on leur refuse au Canada. Déjà leurs représentants ont demandé à Ottawa des passeports pour l'Argentine.

Le procès des traitres en France

Paris, 27. — Georges-Gaston Quien, qui subit actuellement son procès pour avoir communiqué avec l'ennemi et avoir fait des dénonciations contre la garde-malade anglaise Edith Cavell, exécutée en octobre 1915 par les Allemands, a été interrogé par la cour au sujet de ses allées et venues durant l'époque entre juin et juillet, 1915.

A la session de la cour d'hier, Quien a raconté son voyage de St-Quentin à Bruxelles, où il arriva le 7 juin. Après être arrivé dans la capitale belge, Quien décida de traverser la frontière et de se rendre en Hollande; ce qu'il réussit à faire. Il se présenta à l'attaché militaire français à la Haye qui le renvoya en Belgique.

Il déclara qu'il était retourné en Belgique dans la nuit du 23 juin en compagnie d'un nommé van der Smiasson. Le lendemain il fut arrêté par les Allemands qui l'accusèrent d'avoir voyagé sans passeport, et il fut gardé en prison jusqu'à la fin de juillet à Anvers. Ce témoignage fut mis en doute par le président du tribunal qui trouve étrange qu'aucune preuve d'emprisonnement n'existe et que de plus les Allemands aient permis plus tard à Quien de retourner à Bruxelles.

L'accusé admit avoir vu Mlle Cavell le 26 juillet, après qu'il eut visité la demeure de Mme Bodart. C'est à cette date, dit-il, qu'un certain Jean Meas l'avait accosté dans la rue. Les records indiquent Meas comme un "type à surveiller" et qu'on le savait à l'emploi des Allemands, étant un serviteur de la police de Bruxelles.

Mme Bodart donna à Quien un paquet pour être donné à la maison de Mme Machiel. Quien nia qu'il eut examiné le contenu de ce paquet, bien que durant l'examen préliminaire il eût admis qu'il connaissait que ce paquet contenait des cartes géographiques faisant connaître les routes à suivre pour ceux qui voulaient s'évader du pays.

La poursuite fit remarquer qu'une de ces cartes servit de principale preuve pour amener la condamnation de Mme Bodart devant la cour martiale allemande. Expliquant cette contradiction, Quien dit que le mémoire lui faisait défaut.

Le président du tribunal fit remarquer que presque tous ceux qui se trouvèrent avec Quien à cette époque furent condamnés par les Allemands. Parmi ceux mentionnés par le président se trouve le R. P. Bonsteel qui, croyant que Quien aidait honnêtement les soldats à s'évader, lui donna une carte de chemin de fer qui indiquait les derniers changements faits par les Allemands. Plus tard le R. P. Bonsteel fut arrêté et condamné à douze ans d'emprisonnement.

Il fut déclaré que Quien demanda à Mme Van Damme d'aider à deux jeunes gens à se souver et que ceux-ci furent dirigés vers la frontière par Mme Van Damme qui envoya aussi une autre femme avec eux comme guide. Tous trois furent arrêtés ainsi que Mme Van Damne, et au procès tous quatre furent condamnés.

Le Prince devant des portes fermées

Toronto, 27. — Etre invité par une université à venir recevoir le titre de docteur en littérature et en loi et se trouver en arrivant en face des portes fermées à double tour, surtout

LES EVENEMENTS

lorsqu'on s'appelle Edouard, prince de Galles, futur roi de la Grande-Bretagne, c'est une aventure que n'ont pas prévue les traités de bienséance et dont le prince de Galles a été la victime à l'Université de Toronto, hier.

On avance qu'il y a eu erreur, heureusement; mais pour la loyale Toronto, c'est humiliant. On allègue que la foule ayant rempli les salles de l'Université, les gardiens, de peur de devenir incapables de contrôler la foule, fermèrent les grandes portes principales de l'Université. Ils étaient sous l'impression, sans doute que le prince passerait par la porte de derrière!!

Lorsque le prince et sa suite arrivèrent devant les portes principales, ils les trouvèrent fermées. Il fallut pendant quelques minutes crier du dehors pour faire savoir aux cerbères que c'était le prince qui voulait entrer.

On peut facilement s'imaginer si les personnes de la suite du prince eurent le visage long. Le prince prit bien cependant cette déconvenue.

Les anarchistes seront bannis de l'Australie

Melbourne, 28. — Le bill amendé de l'Immigration qui pourvoit à l'expulsion d'anarchistes et d'anciens ennemis de l'empire a subi sa deuxième lecture dans la chambre des représentants. Les membres ouvriors s'opposaient à la mesure. Ils craignaient que le bill ne fût dirigé contre les ouvriers.

Grosse saisie de morphine à Montréal

Montréal, 28. — Si l'on en croit les dires des autorités, Montréal serait un grand centre de distribution pour la morphine et les autres drogues fatales qui font tant de victimes ici, et dans toutes les grandes villes du continent.

Agissant d'après des informations particulières, hier soir, les constables spéciaux Laroche, Rocheleau et Laframboise, du poste No 4, ont saisi vers 6 heures 30, une grande quantité de morphine que l'on évalue à près de $10,000.

En même temps, les agents arrêtaient un Italien naturalisé sujet américain, nommé James Alessandro et une femme du nom d'Evangeline Laporte.

Attentat contre l'église Notre-Dame

Montréal, 28. — En voulant empêcher un bandit d'accomplir un forfait que la police croit être l'incendie de l'église Notre-Dame, hier soir, Michel Giroux, gardien de nuit, âgé de 45 ans, a eu le crâne fracturé et reçu quatorze coupures à la tête. Il est maintenant à l'hôpital Notre-Dame et l'on considère son état comme grave.

L'assaillant, après avoir battu Giroux, le laissa sans connaissance et s'enfuit, par une fenêtre, croit-on, du séminaire, à côté de l'église, et par le jardin de la rue Notre-Dame, en face de la Place d'Armes.

M. Gouin remanie son cabinet

Québec, 26. — Les remaniements ministériels ont eu lieu ce matin. Sir Lomer Gouin devient simplement président du conseil exécutif; M. Taschereau devient procureur général et M. Mercier passe au ministère des terres; M. J.-E. Perreault devient ministre de la colonisation; M. Athanase David, secrétaire provincial et M. Antoine Galipeault ministre des Travaux publics.

M. Clément Robillard, ancien député de Saint-Jacques, devient conseiller législatif pour la division de Lanaudière.

Bagarre peu ordinaire

Chicago, 26. — Un agent a été tué, un individu fatalement blessés et deux autres grièvement dans une bataille au revolver dans un café hier soir. La querelle aurait commencé par une discussion sur les agissements des représentants du gouvernement contre les violateurs de la loi de tempérance en temps de guerre.

On a déclaré aujourd'hui que 35 mandats d'arrestation seraient émis contre les propriétaires de cafés en contravention avec la loi de tempérance. Vingt-six buvettes ont été visitées par les agents fédéraux hier.

Le mépris de la loi du 1er juillet s'étend dans les districts qui ne faisaient pas le commerce de boisson.

Un pompier trouvé pendu

Montréal, 26. — Télesphore Renaud, ex-président de l'union des pompiers de Montréal, a été trouvé dans sa maison, hier soir, pendu. Il avait fixé un cable au plafond et en se tenant sur une chaise il se jeta dans le vide. Renaud était âgé de 39 ans. Il laisse quatre enfants dont le plus âgé est de 12 ans.

Encore un surplus pour Québec

Québec, 26. — L'hon. W. G. Mitchell a déclaré aux bureaux du gouvernement hier que les recettes ordinaires pour la province de Québec avaient été de $12,666,352.03 pour l'année finissant le 30 juin, 1919, et que les dépenses ordinaires et extraordinaires pour la même période avaient été de $12,371,131.01. Le surplus des recettes ordinaires sur les dépenses ordinaires et extraordinaires est donc de $295,221.02.

Demande refusée

Paris, 26. — Au début du procès de Georges Gaston Quien, qui commençait aujourd'hui, M. d'Armon, avocat de l'accusé, a demandé un ajournement du procès jusqu'à ce que les principaux accusés soient traduits. On sait que Quien est accusé d'intelligence avec l'ennemi et d'être celui qui a trahi Edith Cavell. L'avocat de l'accusé a cité les articles du traité de paix qui voient à ce que les Allemands accusés de crimes pendant la guerre soient traduits devant une Cour de justice pour être jugés.

M. Wagner, avocat de la poursuite, a fait une requête devant le tribunal, demandant de renvoyer les objections de la défense, déclarant que Quien n'était pas poursuivi comme complice mais comme coupable principal.

Il a fait aussi remarquer que le traité de paix avec l'Allemagne n'avait pas encore été ratifié.

Le tribunal, à l'unanimité, a renvoyé les objections de M. d'Armon et a commencé l'interrogatoire de Quien.

Ankylose du transport en Californie

Los Angeles, 26. — Le service de transport ferroviaire en Californie du sud jusqu'à Freno au nord et jusqu'à Yuma à l'est, est paralysé aujourd'hui. Une grève qui a commencé jeudi soir lorsque les serre-freins et aiguilleurs ont déclaré le chômage en sympathie avec la grève des employés de la compagnie électrique Pacifique dont le service embrasse plusieurs villes, s'est rapidement répandue parmi les employés dans les chantiers, les cours et les ateliers et hier soir comprenait tout le district jusqu'à Bakersfield, Californie.

Le massacre des Romanofs

Londres, 26. — Un récit que l'on dit authentique de l'assassinat du czar Nicolas et des autres membres de la famille impériale de Russie, à Tékaterinbourg, le 17 juillet 1918, est contenu dans un rapport rédigé par un officier français, qui reste sous le couvert de l'anonymat, qui était en mission officielle au sud de la Russie. Ce récit a été publié aujourd'hui par l'agence Reuter.

Le chroniqueur dit qu'il tient son récit d'une sentinelle qui garda les membres de la famille royale dans leur prison.

Sous les ordres du commissaire Kourouvspy, dit le narrateur, l'empereur, l'impératrice, le prince Alexis et les grandes duchesses Olga, Anastasie, Tatiani et Xenia, avec le médecin de la cour, le Dr Botkine et trois serviteurs furent conduits dans une chambre au sous-sol. Il n'y eut pas d'interrogatoire. L'empereur portait son fils dans ses bras parce que l'enfant, malade, ne pouvait marcher.

Jourovsky, un autre chef bolchéviste, et huit soldats lettons, entrèrent dans la chambre et tuèrent aussitôt tous les occupants à coups de revolver.

La sentinelle, en entendant les coups, se précipita dans la chambre et vit onze cadavres baignant dans leur sang sur le parquet. Seul, le fils de l'empereur était encore vivant. Voyant cela, continue le narrateur, un des Bolchévistes acheva le prince héritier en braquant sur lui son revolver.

On recherche les réfractaires dans l'Abitibi

Québec, 26. — Les agents secrets de la police fédérale font la recherche des réfractaires à la loi du service militaire dans la région de l'Abitibi, où, dit-on, des centaines d'insoumis à la loi se sont réfugiés. Samedi les agents ont rapporté à Ottawa le nom d'un jeune homme qui avait averti un certain nombre d'insoumis de leur arrivée. Une accusation purement technique de contravention à la police alors étant en fonction, sera portée contre le jeune homme.

Nouvelle éruption du Vésuve

Rome, 26. — Le Vésuve, qui depuis un certain temps faisait entendre des roulements souterrains, et prolongés, vient d'entrer en éruption. Deux courants de larve descendent les pentes de ce volcan. L'éruption n'est cependant pas assez considérable pour menacer les villages qui sont aux pieds de cette montagne.

Le Vésuve est à 13 kilomètres de Naples. On sait que c'est au cours d'une éruption que furent ensevelies les villes de Pompei et d'Herculanum. Les autres éruptions remarquables furent celles de 1661, qui coûta la vie à 10,000 personnes, de 1794, 1822, 1872 et 1906.

L'éruption d'avril, 1906 a été la plus terrible dont l'histoire fasse mention depuis celle qui détruisit Pompei. L'éruption de 1906 n'a présenté, mais à un degré exceptionnellement violent, que deux des manifestations du volcanisme: la cendre et la larve. Pas de tremblement de terre hors de la région du cratère, pas de raz de marée, très peu de projections de gaz brûlants ou asphyxiants.

Les touristes font en grand nombre l'ascension du volcan, ascension facilitée par la création d'une route et d'un funiculaire.

Malgré le danger constant des éruptions, une nombreuse population se presse sur les pentes inférieures du Vésuve. Les alluvions volcaniques constituent, en effet, un sol très riche et les céréales et les vignes donnent des produits abondants.

Les ouvriers attendront

Washington, 26. — Le président Wilson a annoncé, hier, que le gouvernement américain ne règlera les demandes d'augmentations de salaires qu'après que les conditions économiques du pays seront revenues à leur état normal. Le président Wilson dit que cette politique sera suivie surtout en ce qui concerne les employés de chemins de fer.

Le président Wilson a dit qu'il n'est pas sage non plus que réalisable d'élever le tarif des transports pour permettre aux employés de chemins de fer d'avoir un salaire plus élevé alors que la plus importante question est le retour à des prix normaux.

"Nous devons remettre ces questions à plus tard, a dit M. Wilson, jusqu'à ce que nous puissions faire des calculs en ce qui regarde les gages et le coût de la vie."

Le président a déclaré dans un communiqué qu'il a envoyé au public que c'est le devoir de tout citoyen de faire quelque sacrifice en attendant que l'on puisse régler ces questions. "Je fais appel à mes concitoyens de toutes les classes et c'est leur devoir d'ajourner ces conflits en attendant que des accords harmonieux et intelligents soient conclus.

La déclaration du président Wilson a été faite en même temps que sa décision et celle du directeur général Hines ont été prises au sujet des demandes d'augmentation de salaires des employés de chemins de fer. Ces employés demandaient 25 pour cent d'augmentation. Cette décision s'applique aussi aux milliers d'autres employés de chemins de fer qui sont à la veille de présenter leurs demandes au gouvernement américain. On demandera à ces gens de mettre de côté un avantage temporaire qui ajouterait aux frais de transport.

Cette décision du président Wilson et du directeur-général Hines a été annoncée à un comité de cent membres qui représente les usiniers. En réponse à leur demande d'augmentation de salaire de 25 pour cent, le gouvernement a demandé aux usiniers des chemins de fer d'accepter un salaire de 10 heures de travail pour une journée de 8 heures, ce qui équivaut à une augmentation de salaire de 68 sous à 72 sous par heure, c'est-à-dire, d'un quart des demandes d'augmentation. Le président intérimaire de la section des employés de chemins de fer de la Fédération américaine du Travail a dit qu'il communiquerait cette décision aux différentes unions locales d'employés de chemins de fer qui seront libres de l'accepter ou de la refuser. Le vote sur la grève qui s'est terminé hier, mais qui n'a pas été compté, portait sur la question de savoir si les hommes devaient quitter leur travail pour obtenir que l'Administration des chemins de fer étudie leurs demandes au lieu d'une commission du Congrès. Comme ce projet a été abandonné, quel que soit le résultat, le vote est sans effet et les usiniers des chemins de fer ont maintenant une autre question à décider.

L'ATTITUDE DES LIBERAUX

Le chef libéral ne veut pas faire la lutte aux cultivateurs — Il y aurait trop de similitude entre les deux programmes.

Alexandria, Ont., 26. — Les libéraux de Stormont-Glengarry ont tenu une assemblée enthousiaste ici cet après-midi. Environ soixante délégués assistaient.

Après qu'on eut enregistré les délégués, on commença à faire les nominations. On proposa d'abord le nom de l'hon. Mackenzie King, mais le secrétaire de l'association libérale lut une lettre venant du chef libéral et datée du 18 août 1919. Le leader laisse clairement entendre qu'il tient à ce que les fermiers et son parti soient unis à cause de la ressemblance de leurs programmes respectifs et qu'il croit être dans l'intérêt des deux partis qu'il n'y ait pas d'opposition entre les deux partis si les fermiers nomment un candidat.

Après lecture de cette lettre, l'assemblée a décidé qu'on laisserait à une convention de choisir un candidat et les délégués ont promis de rester fidèles à M. Mackenzie King et de suivre le programme du parti tel que tracé à la convention libérale à Ottawa.

Des orateurs ont ensuite émis des opinions diverses sur la meilleure marche que le parti pouvait suivre dans les conditions actuelles, mais on a enfin décidé de remettre à la prochaine convention, la définition d'une ligne de conduite. On vota une résolution exprimant le plaisir qu'éprouvaient les fermiers à recevoir le prince de Galles au Canada. L'assemblée se dispersa au milieu des vivats pour le roi Georges et pour le chef libéral M. Mackenzie King.

On annonça à M. King, hier soir, la nouvelle que la nomination d'un candidat libéral avait été remise dans Stormont-Glengarry. On avait déjà offert la candidature dans cette circonscription à M. King et il exprima son contentement de la marche des choses puisqu'on se rendait aux demandes formelles dans la lettre qu'il avait adressée à l'exécutif de l'association libérale le 18 août avant la convention des fermiers unis.

Dans cette lettre, qui fut publiée à la convention, M. King déclarait que les programmes respectifs des deux partis se ressemblaient tellement qu'il eût été contraire aux intérêts des deux partis qu'il y eût opposition entre le parti libéral et l'organisation des fermiers unis. S'il acceptait une nomination, disait M. King, il ne désirait pas avoir comme adversaire un représentant des fermiers unis, mais il laissait la chose aux électeurs de cette circonscription.

Le travail est le salut

Londres, 26. — Sir Auckland Geddes, ministre du service national et de la reconstruction, dans un discours qu'il a prononcé, à Basingstoke, a dit qu'on lui avait appris que les Etats-Unis avaient peu souffert de la guerre et qu'ils inonderaient de marchandises le marché anglais. Sir Geddes a répondu que les Etats-Unis sont aussi à court que les autres pays et qu'ils s'inquiètent de l'avenir de leur commerce. L'échange entre New-York et Londres a pour résultat de diminuer l'exportation des Etats-Unis. On me dit que les Etats-Unis vendent de grandes quantité de marchandises à tous les pays d'Europe, pour lesquelles ils recevront de l'argent. Ce qui veut dire que plus l'échange de l'argent se fera en faveur des Etats-Unis, plus les exportations se feront en leur défaveur. Ce qui veut dire également que les marchandises américaines seront vendues un prix très élevé en Europe. C'est pourquoi l'Europe ne doit compter que sur elle-même.

"C'est une erreur, ajoute sir Auckland Geddes, de se fier sur les Etats-Unis pour avoir des vivres et des vêtements. L'Europe doit se suffire à elle-même; pour cela, elle doit travailler ferme et sans relâche. Les Anglais doivent travailler à augmenter la production dans toutes les industries. La production du charbon a diminué considérablement.

Sir Geddes a annoncé qu'un comité financier a été formé, sous la présidence de M. Lloyd George, pour supprimer toutes les dépenses d'administration qui ne sont pas nécessaires.

Avertissements aux négociants anglais.

Londres, 26. — Sir Arthur Maitland, qui est chargé de la direction du département du commerce avec l'étranger, a averti, dans un article au London Times, les manufacturiers et les commerçants anglais de se préparer à faire face à la concurrence étrangère. Les Etats-Unis et l'Allemagne seront surtout à craindre. Sir Maitland se demande si la Grande-Bretagne n'est pas à la veille de voir s'ouvrir une période de concurrence effrénée dans le commerce. Il s'effraye à la pensée que l'allié de la Grande-Bretagne, les Etats-Unis deviendraient un antagoniste dans le commerce. Il suggère, au contraire, que les deux pays travaillent de concert.

Le correspondant financier du Daily Mail dit que si on faisait une enquête sur les exportations, on s'apercevra que les Etats-Unis ne sont pas les seuls à exporter. Ainsi l'Australie envoie des cargaisons considérables de vivres en Angleterre. Les restrictions sur les importations seront levées en Grande-Bretagne, juste à temps pour l'arrivée de ces cargaisons de grain, de laine et de viande.

La Grande-Bretagne commence aussi à exporter. L'activité est plus grande qu'il y a quelques mois. Les rues sont plus animées. Les trains de chemins de fer et les navires sont plus chargés. Ce qui indique que la Grande-Bretagne ne fait pas qu'importer, mais qu'elle exporte aussi.

Dévouement d'un évêque récompensé

Paris, 27. — Parmi les nominations dans l'ordre de la Légion d'honneur, on relève encore le nom de Mgr Alphonse-Gabriel Foucault, évêque de Saint-Dié.

Le vénérable prélat — il a maintenant soixante-seize ans, — est évêque de Saint-Dié depuis vingt-six ans. Il était curé de l'église Notre-Dame, à Nogent-le-Rotrou, quand il fut nommé à cet évêché, et il était alors l'un des plus jeunes évêques de France.

La croix qu'il reçoit aujourd'hui vient justement récompenser son admirable conduite pendant la guerre. Malgré les nombreux bombardements aériens et par canon dont eut à souffrir Saint-Dié, qui compte parmi les villes de l'est les plus éprouvées, Mgr Foucault n'a jamais voulu quitter ses administrés, prodiguant à tous les plus précieux encouragements et donnant l'exemple du courage et du dévouement.

CAUSES DU MECONTENTEMENT POPULAIRE AUX ETATS-UNIS

Les riches et les pauvres de la guerre. — L'écart entre les fortunes. — La soif de jouir. — La profondeur du malaise social.

La vague de mécontentement et de révolte qui depuis plusieurs mois agite les travailleurs d'Europe a fini par déferler sur l'Amérique, sur celle du Nord comme sur celle du Sud. Au Canada, les grèves sévissent à l'état endémique. Dans les provinces de l'Ouest, au Manitoba notamment, elles ont revêtu un caractère de gravité exceptionnelle. Aux Etats-Unis les semeurs de désordre ne restent pas non plus inactifs. Trahison, révolution, assassinat, haine de classes, tels sont les théories enseignées chaque jour, dans toutes les langues et tous les dialectes, par nombre de journaux, à des millions d'immigrants.

Une campagne supérieurement organisée bat son plein. Elle ne tend rien moins qu'à renverser le gouvernement de ce pays et à lui substituer le communisme et l'anarchie. La majorité de ces journaux révolutionnaires sont imprimés en russe, en hongrois et en hébreu.

Il en est d'autres, imprimés en allemand, en italien, en espagnol, en esthonien, en lituanien, en bohémien, en ukranien, etc., qui, pour être moins subversifs, n'en sont pas moins pernicieux. J'ai là sous les yeux la traduction de nombreux extraits de cette littérature incendiaire. Ils sont fortement suggestifs.

L'Union des travailleurs composée en majeure partie d'éléments russes, se fait surtout remarquer par la violence de ses diatribes et l'habileté de sa propagande. On estime à 500 environ le nombre de ses agents, tous à la solde de Lénine. La fameuse lettre de ce dernier aux ouvriers américains sert de base et de programme à leur action. Les I. W. W. (travailleurs internationaux du monde) joignent à la propagande des idées celle des faits. Non contents d'inonder le pays de leur littérature incendiaire, ils dynamitent les résidences des capitalistes et celles des hommes publics les plus acharnés contre leur doctrine.

Hier encore, des bombes ont éclaté à Pittsburg, Philadelphie, Paterson, Cleveland, Chicago, Washington, Détroit, et New-York. A Washington, les anarchistes ont attenté à la vie de l'attorney général ou ministre de la Justice, M. Palmer. Celui-ci a échappé à la mort, mais son habitation a été fortement endommagée par la bombe. Loin de se laisser intimider par ces procédés de terrorisme, Palmer a immédiatement réquisitionné toutes les forces de la police et a même créé une brigade spéciale pour la surveillance, la recherche ou l'arrestation des anarchistes qui pullulent en ce moment aux Etats-Unis.

L'opinion est tellement énervée par ces attentats répétés qu'il est incessamment question, au Congrès, de voter des lois draconiennes contre leurs auteurs. Le bill en question prévoit des amendes élevées, des emprisonnements de dix ans, l'extradition de tous les bolchevistes d'origine étrangère, etc.

Il faut avouer que les fauteurs de trouble ont su trouver le moment propice pour la propagation de leurs idées, car le mécontentement est largement répandu dans le monde ouvrier. Les restrictions imposées par la guerre ont engendré partout la cherté de la vie avec toute sa séquelle de misères, de privations et de murmures. D'autre part, les travailleurs des usines, habitués aux gros salaires du temps de guerre, ont vu avec dépit ces salaires diminuer, malgré que le coût de la vie allait toujours en augmentant. D'autres sont sans emploi, soit que toutes les industries du temps de paix n'aient pas encore repris leur marché, soit plutôt qu'il y ait trop d'ouvriers. Nombre, en effet, de soldats démobilisés, au lieu de retourner à leur village, ou à leur ferme, cherchent à se créer une situation dans les grandes villes, dont la population, par suite de cet afflux subit, a considérablement augmenté. Malheureusement, depuis la guerre on a partout cessé de construire, faute d'acier. Aussi, qu'arrive-t-il? Il arrive que des villes comme New-York peuvent à peine abriter leur population démesurément accrue. La vaste métropole de l'Est compte actuellement sept millions d'habitants, dit-on. Les logements y sont devenus introuvables et les propriétaires profitent de cette situation anormale pour élever imprudemment le taux des loyers. Les classes moyennes, à plus forte raison les pauvres, souffrent grandement d'un tel état de choses. Ajouterai-je qu'ici, comme ailleurs, et plus ici qu'ailleurs, la guerre a engendré des fortunes rapides et colossales. Le nombre des nouveaux riches atteint, paraît-il près de 30,000. Or ici, un homme n'est réputé riche que s'il "vaut", comme on dit, un million de dollars au moins. Le luxe impudent de ces nouveaux Crésus, n'est pas fait, cela va de soi, pour apaiser la jalousie et le mécontentement des travailleurs. Ajoutez à toutes ces causes de suspicions les menées des éléments germanophiles, qui, longtemps en baisse commencent à relever le front et sèment la zizanie dans les masses.

Bref, les grèves se multiplient. Toutes n'ont pas les mêmes origines. Si les unes, légitimes, tendent à une amélioration nécessaire du bien-être des travailleurs et à des modifications désirables du contrat de travail entre ouvriers et patrons, les autres servent de paravent aux fauteurs de désordre pour fomenter la révolution sociale. En plusieurs circonstances, les troupes ont dû intervenir. A Toledo, notamment, les soldats ont fait usage de leurs armes et tué usage de leurs armes et tué quelques grévistes, d'où protestations violentes de certains Syndicats avancés.

Il ne faut pas se faire illusion, le mal est grave et les désordres sociaux ont tendance à se multiplier partout. Il y a donc quelque chose de changé dans la mentalité des ouvriers américains.

Le fait mérite d'autant plus d'être noté que les Etats-Unis avaient été considérés jusqu'ici comme un parfait Eldorado pour le monde des travailleurs. La belle lettre sur la "reconstruction sociale" que les quatre évêques américains du "National Catholic War Council" ont fait paraître au début de cette année, lettre que la *Croix* a, en partie, reproduite, montre aux ouvriers jusqu'à quel point leurs revendications peuvent être légitimes, en même temps qu'elle trace d'une main sûre aux employeurs leurs impérieux devoirs envers l'employé et sa famille. Cette lettre a fait grincer des dents toute la haute pègre capitaliste. Les organisations ouvrières l'ont saluée, au contraire, comme un louable et généreux effort vers la solution des conflits sociaux. De plus en plus l'Eglise catholique aux Etats-Unis apparaît, dans ces temps troublés, comme le guide sûr et fort auquel le monde du travail devra se rallier s'il veut vivre et prospérer dans la paix.

PROPAGANDE!

Liste des brochures, tracts et volumes que l'on peut se procurer au Comité de Propagande LaVérendrye, St-Boniface:

DE "L'ACTION FRANCAISE"

"Almanach de la Langue Française": 1916 .... $ .15
"Almanach de la Langue Française": 1917 .... $ .15
"Almanach de la Langue Française": 1918 .... $ .15
"Almanach de la Langue Française": 1919 .... $ .20
"La Fierté": R. P. Louis Lalande, S.J. .... $ .10
"Pour l'Action Française": Abbé Lionel Groulx .... $ .10
"La Veillée des Berceaux": Edouard Montpetit .... $ .10
"Refrains de Chez Nous" .... $ .10
"La Langue Gardienne de la Foi": Henri Bourassa .... $ .25
"La Race Supérieure": R. P. L. Lalande, S.J. .... $ .10
"Si Dollard Revenait": Abbé Lionel Groulx .... $ .10
"La Valeur Economique du Français": Léon Lorrain .... $ .10
"Pour la Défense de nos Lois Françaises": A. Perreault .... $ .25
"La Déportation des Acadiens": Henri d'Arles .... $ .10
"La Naissance d'une Race": Abbé Lionel Groulx .... $ .75
"Les Rapaillages": Abbé Lionel Groulx .... $ .25

DE LA L. R. F. A., ETATS-UNIS

"Le Français dans nos Ecoles" .. $ .05
"La Langue Française et le Christianisme": Mgr Guertin .... $ .05
"La Reconstruction Sociale" .... $ .05

DIVERS

"Le Canada Apostolique": Henri Bourassa: Edition de luxe .... $ .60
Edition populaire .... $ .25
"Contes Historiques" en images .. $ .15
"L'Instruction Obligatoire" .... $ .05
"L'Ecole Obligaoire": Mgr L.-A. Paquet .... $ .05
"Le Premier Patron du Canada": R. P. Lecompte, S.J. .... $ .05
"Le Bon Journal": R. P. Marion, O.P. .... $ .05
"Le Docteur Painchaud": C.-J. Magnan .... $ .05
"Syndicats Nationaux ou Internationaux?": Henri Bourassa ... $ .10
"L'Ecueil Démocratique": Mgr L.-A. Paquet .... $ .10
"La Faillite de l'Autorité dans la Société et la Famille" .... $ .10
"L'Eglise Catholique au Canada" $ .10
"Les Choses qui s'en Vont": Fr. Gilles, O.F.M. .... $ .25
"Notre Jeunesse": Guy Vanier .. $ .10

Ces brochures seront expédiées franc de port sur réception du montant requis.

Adressez vos commandes à:

COMITE DE PROPAGANDE LaVERENDRYE,
39 Avenue Provencher,
Saint-Boniface, Man.

Le "kamarade" du mess

Un aviateur anglais fait prisonnier en 1917 a donné, à son retour de captivité, des renseignements, qu'il aurait voulu pouvoir donner plus tôt, sur les méthodes d'espionnage de nos ennemis.

Dès qu'il eut été fait prisonnier, l'officier allemand chargé de l'interroger lui dit:

— Mais vous êtes le capitaine X..., de l'escadrille Y...

— En effet, répondit l'Anglais, interloqué.

— Dites-moi, quelle couleur avez-vous fini par adopter pour le plafond de votre mess? J'étais au milieu de vous lorsque vous et vos camarades discutiez à ce sujet. Mais j'ai été obligé de vous quitter avant de connaître votre décision!

L'étonnement de l'aviateur anglais étant devenu de l'ahurissement.

L'Allemand voulut bien alors renseigner le prisonnier. Il lui apprit qu'ayant capturé un avion français intact, il avait commencé par trouer quelques balles le fuselage; puis, ayant endossé un uniforme français, il avait pris l'air dans la direction d'un aérodrome anglais, des aviateurs allemands faisant le simulacre de le prendre en chasse.

Sachant que les Anglais ont, en général, une connaissance tout à fait rudimentaire de la langue française, il lui avait été très facile, à lui qui avait vécu à Paris avant la guerre, de se poser en bon camarade français.

Très fier de la mauvaise surprise du prisonnier, l'Allemand ajouta:

— Ce procédé m'a permis de faire de courts séjours dans presque tous les aérodromes du front anglais et d'y apprécier l'excellence de votre hospitalité!

Mais ce n'est évidemment pas pour cela qu'il venait se promener dans les lignes anglaises.

La valeur nutritive du riz

Le riz n'a jamais été apprécié comme nourriture dans nos pays, cependant, c'est la nourriture principale, presque la seule, de plus d'êtres humains que de ceux qui se nourrissent d'autres céréales. Les médecins nous enseignent que le riz est presque un aliment complet et de valeur nutritive égale, à poids égaux, au froment. Les Japonais ne mangent guère que du riz. C'est avec des rations de riz qu'ils furent vainqueurs des Russes, et ils se créent en ce moment une position inattaquable dans le monde commercial et industriel avec un régime de riz. Un coolie chinois, dans le courant d'une journée, dépense autant de force physique que trois ouvriers des docks en Angleterre pendant le même temps et cela uniquement avec un régime quotidien de trois quarts de livres environ de riz avec environ 50 grammes de lard et très peu de légumes.

PETITES ANNONCES

Tarif: 1 sou par mot. Minimum: 25 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

SACRE-COEUR

Pique-nique de la Société Saint-Jean-Baptiste

Le temps était superbe. C'était réellement une journée idéale. Notre saint patron, nous croyons, avait tout prévu. Les recettes ont été au-delà de nos espérances. Tout se passa avec un entrain sans pareil.

Voici les noms des gagnants des courses:

Course des petits enfants: 1. Antonio Paquin; 2. Gérard Leveillé.

Course de petits garçons, 7 à 10 ans: 1. Léo Joly; 2. Roger Lémire.

Course des petites filles, 7 à 10 ans: 1. Marguerite Guertin; 2. Cécile Arsenault.

Course des petits garçons, 10 à 1 ans: 1. Henri Pélissier; 2. Joseph Sala.

Course des petites filles, 10 à 1 ans: 1. Yvette Sala; 2. Clémence Joly.

Course des jeunes filles: Simone Chauvière.

Course des femmes: Mme A. Corbeil.

Course des hommes: Louis Muller.

Course des femmes grasses: Mme Drolet.

Course des hommes gras: M. Mailhot.

Course aux oeufs, dames et jeunes filles: Mlle Gould.

Course à dos d'âne: MM. E. Lemay et L. Levesque.

Course à trois jambes, petits garçons: Louis et Roger Lemire.

Course à trois jambes, petites filles: Cécile Arsenault et Christiana Létourneau.

Saut en hauteur, à pieds joints: Ed. Lemay.

Saut de longueur, à pieds joints: M. Mailhot.

Saut en hauteur, avec course: M. DeCloux.

Course à la cigarette: Mlle Clara Morin et Maurice Goulet.

Lancement d'un poids: M. Mailhot.

Course aux patates, jeunes gens: Ed. Lemay.

Course aux patates, jeunes filles: Mlle Raymonde Aunais.

Course au marteau, dames et filles: Mme A. Corbeil.

Course dans une sac, petits garçons: Henri-Pélissier.

Course dans une sac, jeunes gens: Jean Bourgouin.

Tirage au câble: Saint-Boniface vs Winnipeg: Saint-Boniface.

Jeu d'anneaux: O. Marquin.

Candidates du concours: 1re Mlle Adélia Patenaude; 2me Mlle Béatrice Olivier.

Vente de la bague en or: Mlles Rose-Alma Cloutier et Paul Sala. Gagnante: Mme J.-O. Morin.

Tonne de charbon: Mlles Marguerite Villeneuve et Alma Fournier. Gagnant: M. Julien Samsens.

Devinette: Mlles Julienne Olivier et Gabrielle Dumoulin. Gagnant: M. Adrien Laflèche.

Don d'une tonne de charbon de la Commercial Coal Co., Ltd et de $5 de M. Bobert (Winnipeg Book Bindery), reçus après l'impression du programme, au profit de la Société Saint-Jean-Baptiste.

Remerciements

Au nom du R. P. Normandin, O.M.I., curé, du R. P. Thérien, O.M.I., chapelain, de M. J. Collon, président de la commission scolaire du Sacré-Coeur, de tous les membres de la Société Saint-Jean-Baptiste de Winnipeg, et en mon nom personnel, je remercie publiquement et bien sincèrement les Dames de Sainte-Anne du Sacré-Coeur, tous les donateurs et donatrices, en un mot tous ceux et celles qui contribuèrent directement ou indirectement à remporter un succès complet de notre pique-nique, et je remercie aussi bien cordialement tous ceux et celles des paroisses étrangères qui sont venus nous apporter leur généreux patronage.

Je remercie aussi M. T. Gelley, commissaire d'Immigration, M. J.-H. Bourgouin, représentant du Consul de France, l'hon. Sénateur Aimé Bénard et le bon vieux Père Lacasse, O.M.I., de l'honneur qu'ils nous ont fait de leur présence.

Que la fanfare de Saint-Boniface accepte aussi nos sincères remerciements pour son beau concours musical.

Vous le savez sans doute, cette fête de dimanche après-midi était plus qu'un simple pique-nique; c'était la célébration du 85me anniversaire de la fondation de la Société Saint-Jean-Baptiste par les Duvernay, Viger, Morin, Cartier, Lafontaine, etc., et en même temps le 29me anniversaire de la fondation de la Société à Winnipeg. Tout en vous amusant, vous avez aidé de vos deniers à la propagation de votre belle langue française, dont on est si jaloux, et au soutien de votre école du Sacré-Coeur de Winnipeg. Merci à tous.

L. Arsenault,
Prés. de la Soc. S.-J.-B. de Wpg.

* * *

Le R. P. Plourde, O.M.I., est revenu d'un voyage d'affaires à Moose Jaw, Sask.

* * *

Mme L.-A. Farley doit partir partir bientôt pour un voyage de quelques jours à Calgary et à Banff.

* * *

M. et Mme E. Guertin, ainsi que M. et Mme P. L'Heureux, sont revenus la semaine dernière de leurs maisons d'été à Delta.

* * *

Mme R. Chauvière est aussi revenue à Winnipeg après avoir passé la saison d'été à Saint-Laurent.

* * *

De passage au presbytère: le R. P. Tasseville, O.M.I.

* * *

M. et Mme Alexanndre Gélinas étaient, dimanche dernier, les hôtes de M. H. Héroux.

* * *

Lettre d'un père. — "Pas un médecin ne fut capable de guérir mon garçon, mais le Novoro du Dr Pierre l'a rendu à la santé; il a six ans. Ce remède a aussi guéri ma femme", nous écrit M. Jacob Dittel, de Shiocton, Wis. Peu importe la maladie, ce simple remède herbeux fait toujours du bien. Il ne peut être obtenu dans les pharmacies; des agents spéciaux le fournissent. Pour informations, écrire au Dr Peter Fahrney & Sons Co., 2501 Washington Blvd, Chicago, Ill.

Les remèdes du Dr Pierre sont délivrés au Canada, libres de tous droits.

SAINT-BONIFACE

Baptêmes

Le 3 août. — Marie-Sophie-Gertrude, fille de F. Landreville et de Anna Roussin.

Le 10 août. — Irène-Marie-Jeanne, fille de Noé St-Luc et de Marie-Rose Carrière.

Le 10 août. — Joseph-Maurice-Georges-Hubert, fils de Noé Antaya et de Evelina Paquin.

* * *

Mariages

Le 4 août. — Joseph-Antonio Valiquette et Eugénie Chamberland.

Le 28 août. — François-Michel Sarraillon et Françoise-Angèle Cazes.

* * *

Sépultures

Le 5 août. — Veuve Suzanne Bouvette, décédée à l'âge de 79 ans.

Le 17 août. — Emma Rodrigue, fille de Zotique, décédée à l'âge de trois mois.

Le 26 août. — Joseph-Aimé-Wilfrid, fils d'Arthur Daoust, décédé à l'âge de 5 mois.

* * *

Les anciennes élèves de l'Académie Saint-Joseph ont tenu leur réunion annuelle jeudi soir. Sa Grandeur Monseigneur Béliveau y assistait, accompagné de MM. les abbés Prud'homme et Caron.

La réunion débuta par la bénédiction du Saint-Sacrement: Mgr Béliveau officiait. Puis l'on exécuta un joli programme de chant et de musique. Monseigneur Béliveau fit ensuite la connaissance des membres de l'exécutif.

Les élections donnèrent le résultat suivant: présidente honoraire, la Rév. Soeur Marie-Godefroy; vice-présidente honoraire, Rév. Soeur Clémentine, principale de l'Académie St-Joseph; présidente, Mme A. Kenny; vice-présidente, Mme Houde; seconde vice-présidente, Desjardins; secrétaire, Mlle Anna Baril; exécutif: Mlle Marcoux, Rév. Soeur Marie-Maximin, Rév. Soeur Lucie-des Anges, Mlle Ernestine Couture, Mme L. Trudeau et Mlle Senez.

* * *

Le pique-nique des Forestiers Catholiques au terrain de jeux du collège de Saint-Boniface a été un franc succès. Temps idéal et foule de 2,000 personnes. On sait que ce pique-nique se donnait au profit de la Saint-Vincent de Paul. La recette a été des plus consolantes et parle haut en faveur de l'esprit de charité de notre population. La fanfare LaVérandrye fit avec succès les frais de la musique. La grande attraction de l'après-midi fut le concours soprtif. En voici les résultats:

25 verges pour enfants de 4 à 5—Gertrude Kelly.

50 verges pour fillettes de moins de 12—Dora L'Evêque.

100 verges pour garçons de 12 à 15 ans—1. Charles Dubois; 2. Emilien L'Evêque.

100 verges pour filles de moins de 16—Florence Dubreuil.

100 verges pour garçons de 16 à 18—C. Muller.

100 verges pour dames—Mme Hudon.

100 verges pour hommes mariés—W. Plante.

150 verges pour hommes gras.—Le chef Léo Mareil.

50 verges aux bottines. Pour dames—Mlle Cheyrion.

50 verges aux bottines. Pour garçonnets—Emilien L'Evêque.

100 verges en fumant. Pour hommes—J.-A. Lemay.

75 verges à reculons. Pour garçonnets—Emilien L'Evêque.

50 verges au marteau. Pour dames—Mme Roméo Dubreuil.

100 verges pour épouses des Forestiers—1. Mme Hudon; 2. Mme Hall.

100 verges, pour les Forestiers—1. L. Muller; 2. A. Martel.

100 verges pour garçonnets de moins de 15 ans—Leo. Lévêque.

Pour jeunes filles—Mlle Hall.

Pour garçonnets — Albert Prendergast.

En bicycle—V. Nuyten.

M. Armand Pambrun dirigeait les courses. Juges: M. l'abbé S. Caron, MM. L.-J. Collin, David Senez, Adélard Meunier et Charles Senez.

Le collège de Saint-Boniface triompha des Norwood Juniors dans une partie de balle: 7 contre 4.

Le soir à 8 heures il y eut partie de whist au collège. Il y avait plus de 40 tables et dix parties furent jouées. Les gagnants furent, chez les dames: Mme Albert Michelon et Mlle Anna Toussaint; chez les messieurs: M. Arthur Hince et M. Adélard Meunier.

Ce pique-nique se termina par la distribution des prix gagnés durant l'après-midi. Elle fut faite par M. l'abbé S. Caron et M. L.-J. Collin.

* * *

M. et Mme Albert Manny nous quittaient hier soir pour Beauharnois, P. Q.

* * *

M. Antoine Deschambault nous quittait lundi matin pour reprendre ses études théologiques, après une vacance de deux mois dans sa famille.

* * *

Ecoles et couvents ont ouvert leurs portes aujourd'hui. Les classes reprendront demain au Collège et au Petit-Séminaire.

* * *

Le tournoi a été un succès jusqu'ici. D'excellents joueurs se sont fait valoir. Ce sera dans les finales que nous serons témoins des plus belles performances. Notez que ces finales auront lieu dimanche prochain, le 7 septembre. Cordiale invitation au public de Saint-Boniface et de Winnipeg de se rendre sur le terrain du Club dès 2 heures de l'après-midi. On y servira le thé vers 4 heures. On exposera, ce jour-là, les coupes mises à l'enjeu des divers concours.

"Sans l'armée française le Boche aurait dominé le monde"

Au moment où les dernières unités américaines s'embarquent pour les Etats-Unis, le colonel Reber, commandant la base américaine de Gièvres, vient, dans un ordre du jour adressé à 16 généraux commandants de régions, de rendre un touchant et cordial hommage à l'armée française.

"Sans les sacrifices de l'armée française, le Boche aurait dominé le monde. Du Grand-Couronné, de la Marne jusqu'à l'armistice, l'armée française n'a jamais failli aux traditions d'Austerlitz et d'Iéna; elle nous a servi de guide pendant les heures sombres. Vos frères d'armes d'Amérique vous saluent. Vive l'armée! Vive la France!"

Les généraux Grégoire, Philippot, Vuillemot, Requichot et autres commandants de régions ont répondu en termes non moins chaleureux.

Bêtes

Extrait du journal anglais *Tit-Bits*:

Un groupe de soldats s'était formé et c'était à qui raconterait l'histoire la plus extraordinaire. Quand chacun eut dit l'exploit dont il avait été le héros, un colonial prit la parole:

—J'ai chez moi et je l'aime, dit-il, un serpent à sonnettes. C'est qu'il m'a sauvé la vie dans des circonstances que je n'oublierai point. Une nuit, j'étais profondément endormi dans ma maison, lorsque, au rez-de-chaussée, j'entendis un bruit de lutte. Je sautai sur mon revolver et je descendis pour voir ce qui se passait. Un cambrioleur était là! Mais, ô bonheur, mon serpent à sonnettes s'était jeté sur lui, s'était enroulé autour de son corps et avec sa queue il frappait au carreau de la fenêtre pour appeler le policeman qui faisait les cent pas dans la rue!